

JOURNAL DES CAMPAGNES



L'industrie agricole doit toujours être la base de la richesse des nations.

6ème Année

Jeudi 9 Juin 1887

No 19

JOURNAL DES CAMPAGNES

EDITION HEBDOMADAIRE,

Paraissant tous les JEUDIS et contenant toutes les nouvelles de la semaine.

Prix de l'abonnement : — **UNE PIASTRE**
POUR LA FRANCE : **10 FRANCS**

Strictement payable d'avance.

Imprimé et publié par

LEGER BROUSSEAU,

EDITEUR-PROPRIÉTAIRE

No 9, Rue Buade, H. V., Québec.

France

Paris, 9 mai.

Les élections municipales ont eu lieu au milieu d'un grand calme.

Les conservateurs ont gardé leur position avec des majorités plus fortes. Ils tiennent la tête dans deux ballottages.

La note caractéristique de la journée d'hier est l'écrasante déroute des opportunistes. Ils ne seront plus au conseil municipal qu'une faible minorité. Trois seulement de leurs candidats ont passé au premier tour.

Cela est d'autant plus significatif que depuis quelques temps les opportunistes s'effacent devant le parti radical dans les élections qui ont lieu en province.

Les feuilles radicales prennent le ministère à partie à propos du discours prononcé par M. Goblet au Havre.

La *Justice* est particulièrement amère contre M. Goblet, et l'on considère l'article du journal de M. Clément comme une déclaration de guerre du parti radical au cabinet.

Dans les cercles bien informés, on pense que le cabinet ne survivra pas longtemps à la rentrée des Chambres et qu'il tombera sur la question du budget.

On mande de Londres que d'après les informations du *Morning Post*, le gouvernement aurait refusé de prendre part officiellement à l'Exposition du centenaire républicain de 1889. Cependant le gouvernement anglais faciliterait de tout son pouvoir la

participation individuelle des exposants anglais.

Le correspondant berlinois d'un journal anglais signale la présence à Berlin du fameux général Kaulbars.

On croit que le général russe continue en Allemagne à contreminer la politique anglaise en Bulgarie.

On mande de Rome que M. le comte de Solms, le nouvel ambassadeur d'Allemagne auprès du Quirinal, est attendu cette semaine à Rome.

Le comte de Solms, ayant été mêlé activement aux négociations sur la question des îles Carolines, et passant pour être lié d'amitié avec S. Em. le cardinal Rampolla, on considère à Rome que sa nomination a une signification inquiétante pour le jeune et déjà décrépît royaume d'Italie.

Une certaine partie de la presse américaine avait osé avancer que le père McGlynn, curé d'une paroisse de New-York, révolté contre son évêque, avait été encouragé dans sa rébellion par les sympathies de S. E. le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore.

Un journal catholique de New-York, le *Freeman's Journal*, se dit autorisé à démentir cette assertion ridicule en elle-même.

On parle beaucoup à Paris du prochain mariage entre la princesse Clémentine de Belgique et le fils aîné du prince de Galles. Cette nouvelle rencontre beaucoup d'incrédules. (Elle est controuvée.)

Paris, 14 mai.

Maintenant qu'on est acculé à un conflit entre la Chambre et le cabinet, l'une et l'autre ont évidemment peur d'assumer la responsabilité d'une nouvelle crise ministérielle.

M. Goblet s'était engagé à une politique de progrès et de réformes. Il n'a pas tenu parole, au gré des radicaux. Il avait promis un budget sans impôt nouveau et sans emprunt.

Aujourd'hui il donne à son parti le choix entre l'emprunt et l'impôt.

Aujourd'hui, le groupe de la gau-

che radicale désire éviter la crise.

Ce groupe a député des délégués à M. Goblet, avec prière de ne pas demander la discussion immédiate du rapport de M. Pelletan.

Une discussion immédiate entraînerait, en effet, la nécessité pour la Chambre de se prononcer entre le cabinet et la commission.

Le conseil d'Etat ne s'est pas encore prononcé au sujet du recours des princes.

Ce soir on connaîtra probablement sa décision ; cependant la chose n'est pas encore sûre, car la délibération du conseil pourrait bien traîner en longueur.

Hier soir, séance générale à l'Assemblée des catholiques en France. M. de Belcastel a prononcé un grand et éloquent discours sur la situation faite aux catholiques par la politique persécutrice de la République. Il a été fort applaudi.

On a ensuite entendu plusieurs discours aussi intéressants que pratiques.

La séance était présidée par Mgr Richard, archevêque de Paris.

On annonce que le gouvernement belge a fait présenter son refus de prendre part officielle à l'Exposition "universelle" parisienne en 1889.

Les nouvelles de Londres sont toujours au beau. On annonce que l'entente sur la question des Nouvelles-Hébrides est à peu près conclue.

D'autres nouvelles portent que l'entente entre la France et l'Angleterre sur la question égyptienne, est subordonnée à l'acceptation, par l'Angleterre, de certaines garanties que la France réclame. L'Angleterre ne se refuserait pas néanmoins à fixer une date pour l'évacuation de l'Egypte par ses troupes.

On écrit d'Angleterre, que les Pères Prémontrés de Sorrington (Sussex) ont failli être victimes d'un incendie dû à la malveillance. Les détails manquent.

Paris, 16 mai.

Le scrutin de ballottage pour l'élection du conseil municipal de Paris qui a eu lieu hier, achève, de

l'aveu des journaux républicains, la déroute du parti opportuniste.

Les journaux intransigeants triomphent bruyamment. La *République française*, organe officiel du parti opportuniste, tient un langage amer. Elle dit que les vainqueurs de la journée d'hier sont le parti révolutionnaire et le parti monarchique.

Le triomphe des conservateurs est cependant modeste. Ils gagnent un siège dans le quartier de Notre-Dame-des-Champs.

Au quartier de l'Odéon, leur candidat n'est battu qu'à une petite majorité (300 voix), et encore avait-il comme adversaire le docteur Desprez, qui, tout libre-penseur qu'il est, s'est fait une honorable notoriété par son opposition opiniâtre à la campagne de laïcisation des établissements hospitaliers.

En résumé, les conservateurs auront 11 voix au conseil municipal, les opportunistes, 13, les intransigeants et les socialistes 56.

C'est l'effondrement du parti opportuniste à Paris.

Malgré leur victoire, les intransigeants et les socialistes se disputent entre eux.

M. Joffrin écrit contre M. Rochefort une lettre outrageante, où il le traite de menteur.

M. Rochefort accuse M. Joffrin d'avoir naguère mendié le concours de son journal l'*Intransigeant*.

On ne croit pas que M. Rochefort accepte le défi que lui a fait M. Joffrin de vider leur différend en réunion publique.

A l'heure qu'il est, on ne sait pas encore la tournure que prendra le conflit entre M. Goblet et la commission du budget.

La commission est plus que jamais décidée à immoler M. Goblet, si M. Goblet ne se soumet pas.

D'un autre côté, les journaux dévoués à M. Goblet, abjurent la commission de donner satisfaction au président du conseil.

Il est possible qu'un arrangement intervienne, mais ce ne serait pas pour longtemps.

Le secret de la confession

M. Ernest Daudet prenant texte de certains articles publiés dans divers journaux sur le clergé à notre époque écrit dans le *Moniteur universel* que "le mauvais prêtre est l'exception." Il ajoute :

J'en ai connu un. Il s'appelait... mais, non, je ne le nommerai pas. Il y a quelques années, il était souvent question de lui ; on le voyait au théâtre, aux courses, mêlé au Paris qui s'amuse. Il appartenait alors à la publicité. Depuis il a disparu peu à peu, il passe inaperçu, a cessé de chercher le bruit. Je ne me reconnais pas le droit de troubler sa retraite en l'arrachant à l'oubli. Il ne doit compte après tout qu'à sa conscience de son égarement, et je n'en veux parler que pour dire comment j'ai constaté que dans le prêtre, même défroqué, le prêtre demeure toujours.

Je tenais à le voir de près. Une femme, éminente par l'esprit, qui a su grouper autour d'elle des hommes appartenant à l'élite sociale, me fournit l'occasion que je cherchais. Elle se le fit présenter et l'invita à dîner. Nous étions en tout cinq convives, lui, que, entre nous, nous appelions l'abbé, Emile de Girardin, le général Loizillon qui commande aujourd'hui la cavalerie de notre colonie algérienne, un financier connu et moi.

Extérieurement, notre personnage n'avait rien gardé du prêtre. Élégant, beau parleur, gentleman jusqu'au bout de ses ongles finement taillés, les doigts chargés de bagues dont les pierres avivaient la blancheur de ses belles mains de prélat, portant avec aisance la cravate blanche et le frac, de fins parfums sur sa moustache et sur ses favoris d'une ardente couleur d'or, il semblait ne se préoccuper que de séduire ses auditeurs.

A peine à table, provoqué par la maîtresse de la maison, il prit la parole et il n'y eut guère que pour lui. Il nous parla de sa vie mondaine, de ses plaisirs, de ses habitudes avec la liberté d'un beau viveur. Mais alors se produisit ce singulier phénomène, que tous, également obsédés par le souvenir de ce qu'il avait été naguère, nous nous sentîmes gênés peu à peu par son langage. Jusqu'à la fin du dîner, ce malaise ne fit que s'accroître. En revenant au salon, Girardin, qui pourtant n'avait rien d'un dévot, le traduisit à la maîtresse de la maison, qui l'avait subi comme nous. Il lui dit à voix basse :

Décidément, c'est pénible. On ne peut oublier que cet homme a été revêtu d'un caractère religieux, que ses doigts ont été consacrés par une onction sainte, qu'il a reçu en confession des confidences d'âmes pieuses, qu'il a administré des mourants, et, malgré tout, c'est choquant de le voir tel que le voilà. Il a été prêtre, il l'est toujours, et ces gens-là, voyez-vous, ne sont pas, ne seront jamais des gens comme d'autres.

Cependant, notre abbé s'était approché de l'un de nous qui le regardait rêveur.

—A quoi pensez-vous demanda-t-il.

—Je pense, lui répondit-on, que vous avez entendu des femmes en confession, qu'il en est peut-être qui, croyant s'adresser à un homme de Dieu, vous ont confié quelque secret d'où dépend leur honneur, le repos de leur vie, et que, si l'une d'elles entrerait ici tout à coup, et vous rencontrerait si différent de ce que vous étiez quand elle vous fit ses aveux, elle serait singulièrement surprise et alarmée en vous sachant maître de ses secrets, alors que vous vous êtes délié de la promesse de les taire.

A ces mots, l'abbé devint grave, et, malgré lui, se retrouva prêtre.

—Je n'en suis pas délié, s'écria-t-il. Et plus doucement, il ajouta :

—Il ne s'est jamais trouvé personne pour trahir le secret de la confession.

Après ses mots, il tomba dans le silence, sa gaieté, un peu fanfaronne, s'était éteinte et il ne tarda pas à se retirer. Je suis resté convaincu qu'à cette minute la vision du passé lui était apparue et que, le souvenir de ses engagements méconnus saisissant sa pensée, il s'était rappelé l'indélébilité de son caractère sacerdotal. Une minute, le prêtre avait reparu en lui.

On reconnaîtra facilement le malheureux que M. Ernest Daudet désigne sans le nommer.

LE P. CECCHI

Nous avons annoncé la mort du P. Cecchi, décédé à Florence, le 30 avril dernier. Cette perte, dit le *Cosmos*, laisse un grand vide dans le monde scientifique.

Filippo Cecchi était né à Pontebuggianese, dans le Val di Nievole, le 31 mai 1822. Il entra, à dix-sept ans, dans la Congrégation *della Scuole Pie* à Florence, où il fit ses études scientifiques sous la direction des PP. Giorgi, Tanzini et Antonelli.

Il devint bientôt professeur, et après avoir débuté par quelques collèges de province, moins importants que celui de Florence, il y fut rappelé en 1848, et y occupa la chaire de physique, après le P. Tanzini.

A ce poste, qu'il conserva jusqu'à sa mort, il vit se presser autour de lui toute la génération présente de la ville ; et on peut dire qu'il n'y avait pas un Florentin instruit qui ne l'ait été par ses leçons.

Depuis deux ans, il avait aussi le titre de professeur de physique à l'institut royal *della SS. Annunziata*.

Parmi ses découvertes aussi nombreuses que variées, nous citerons un baromètre à balance et un thermomètre à cadran, un nouveau système d'électro-aimant, un régulateur pour la lumière électrique, un moteur électro-magnétique, une machine électrique à induction d'une remarquable puissance. Il restaura le gnomon de la cathédrale de Florence, renouvelant en cette circonstance la célèbre expérience de Foucault. La construction et l'installation des paratonnerres furent perfectionnées par lui ; dans la ville et aux environs, on ne voit guère d'appareils de ce genre qui n'aient été établis sous sa direction.

Ses écrits ne sont pas moins appréciés que ses recherches expérimentales : son traité élémentaire de chimie est rapidement devenu classique.

Le P. Antonelli étant mort en 1872, le P. Cecchi lui succéda à la direction de l'Observatoire Ximenès. Il s'adonna depuis lors d'une manière spéciale à la météorologie : il imagina plusieurs instruments pour ces observations, et il projetait la construction d'un nouveau météorographe qui eût remplacé avantageusement ceux déjà connus, qui sont trop compliqués et trop coûteux. Dans les dernières années, il s'occupait avec ardeur de la sismologie, dans laquelle il acquit rapidement une compétence et une autorité hors ligne. Son sismographe, qui enregistre les plus minimes oscillations, et dont la dernière exposition de Turin avait consacré le mérite en lui décernant la médaille d'or, est un appareil très répandu dans les observatoires italiens.

Apprécié à juste titre par ses compatriotes, que sa droiture, son affabilité et sa générosité avaient conquis, il était l'homme le plus connu et le plus respecté de Florence, où le gouvernement et la municipalité même lui donnèrent maintes preuves d'estime et de confiance.

DISCOURS

DE

M. le Comte Albert de Mun

Prononcé
au banquet de l'association catholique
de la jeunesse française à Angers,
le 2 mai 1887.

Nous avons annoncé qu'au banquet qui a clôturé le brillant et solide congrès de l'association catholique de la Jeunesse de France, M. le comte A. de Mun avait fait, en termes éloquentes, un vigoureux appel à cette jeunesse pour les combats à venir, en vue de la restauration du règne de Dieu dans la société.

L'Anjou nous apporte le texte de ce discours. Après les toasts de M. de Roquefeuil "au Pape-Père, au Pape-Roi, au Pape-Pontife" ; de M. Larère à Mgr Freppel, "l'émule des Irénée, des Origène, des Tertullien," et à l'université d'Angers relevée par ses soins ; de M. Guays à la France ; de M. Goupil à M. de Roquefeuil et aux membres du comité de Paris ; de M. Lejeune à l'institut catholique, à Mgr Maricourt et au R. P. Poulain ; de M. le comte de Marcellus aux associations catholiques étrangères ; de M. de Saint Ferréol à M. le comte A. de Mun, "au bon sergent et à la bonne armée de Monseigneur Jésus-Christ, roy de France et de Navarre," M. de Mun a pris la parole.

Il a commencé par exprimer sa reconnaissance à celui qui venait de lui adresser des remerciements comme fondateur de l'association catholique de la Jeunesse française.

"Je vous remercie, mon lieutenant dit-il, de ce que vous avez fait appel à mes sentiments de Soldat."

L'orateur reconnaît que le caractère militaire est le cachet spécial de toute association de jeunes gens. On vient de le saluer comme chef de l'association de la Jeunesse française ; il voudrait l'être en réalité, car cela prouverait qu'il est encore un jeune homme. En tout cas, il fait le serment que toutes les fois que la jeunesse catholique militante aura recours à lui, en quelque circonstance que ce soit, il sera prêt.

Pour combattre efficacement pour l'Eglise, il faut combattre joyeusement. Dès le début de cette réunion, il a été facile de constater que c'était bien là une assemblée de jeunes gens : la franche gaieté n'a pas fait défaut un instant.

"Dans ce congrès," dit M. de Mun, vous avez donné un grand exemple qui devra frapper et faire réfléchir. Tout le monde savait qu'il y avait en France des jeunes gens dévoués à leur foi et prêts à servir leur pays. Mais ce qui manquait à ces jeunes hommes, c'était l'unité dans l'action ; ils souffraient du grand mal de l'isolement. L'association catholique de la Jeunesse française vous a groupés ; c'est son grand mérite et son grand bienfait."

L'orateur continue textuellement en ces termes :

Je vous salue d'un cœur ému, au nom de l'œuvre des Cercles catholiques ; je salue en vous les soldats de l'Eglise, ses soldats de demain. Vous devinez à ma parole que je ne vous apporte pas une harangue de circonstance, mais que je laisse mon cœur s'épancher avec les vôtres ; vous voyez l'émotion monter à mes lèvres, je veux vous en livrer le secret, ou plutôt c'est vous qui me le direz vous-mêmes. Qui êtes-vous donc, vous qui me prêtez une attention vibrante ? Pendant que je regarde vos fronts tournés vers moi et tout éclatants du feu de la jeunesse, il me semble que je vois se dresser, comme pour répondre à un appel magique, les hommes d'Etat, les hommes politiques, les écrivains, les préfets, les journalistes de l'avenir, ceux qui fe-

ront les lois, ceux qui rendront la justice, ceux qui passionneront les âmes et domineront les esprits ; je vois, messieurs, je vois passer dans cette petite salle, comme dans une revue d'honneur, toute la France de demain. Ah ! vous comprenez maintenant pourquoi je suis ému, et pourquoi les paroles se pressent sur mes lèvres quand je me lève pour vous saluer. Je bois à vous, messieurs, et je ne trouve pas de souhait plus noble à former pour vous que de boire à vos combats ; car, pour la jeunesse, combattre c'est vivre et pour les fils de l'Eglise catholique, combattre c'est vaincre. Songez-y bien, en effet, c'est une œuvre de lutte que vous commencez ici.

Au dehors, ici peut-être, à Paris, dans toutes les grandes villes, il y a d'autres jeunes gens, comme vous ardents, audacieux : il y a une jeunesse, fille de l'éducation naturaliste, qui a comme vous des groupes, des réunions, son association, et qui se rassemblait hier dans un banquet semblable à celui-ci, où M. Renan lui montrait le plaisir comme le but de la vie. Messieurs, je vous ai salués d'un nom qui a fait frissonner vos âmes : la France de demain ! Mais voilà la question qui vous arrête !... La France de demain, où sera-t-elle ?... Ici ou au dehors, avec vous ou avec vos adversaires ?

Voilà le combat qui s'engage, la lutte solennelle qui vous attend quand vous allez franchir le seuil. Il faut bien que vous le sachiez et que vous partiez d'ici, non pas seulement avec le souvenir de quelques bonnes heures passées ensemble, de quelques serrements de mains échangés, mais tout prêts pour la rencontre décisive qui vous attend : il faut que vous sortiez d'ici liés par un serment d'honneur, à la vie et à la mort, pour le service de votre cause, comme les preux d'autrefois qui s'en allaient au combat.

Vous vous souvenez, messieurs, du combat des Trente : peut-être, mon cher Roquefeuil, y aviez-vous quelque un des vôtres : car votre berceau est tout proche de la lande de Mivoie. Comme un des chevaliers, épuisé, paraissait sur le point de faiblir, son compagnon lui cria : "Cela te sera reproché à toi et à tes descendants" ; et, sitôt, il revint au combat. Messieurs, après les engagements que vous venez de contracter ici, si l'un de vous venait à faiblir un moment, trouvant la lutte inégale ou le poids de la lutte trop pesant pour son bras, que tous les autres se lèvent et lui crient : Cela te sera reproché à toi et à tes descendants ! Que ce soit votre serment : songez qu'il y va de l'honneur de votre nom ! A quelque péril, je dis mal, il n'y a pas de péril pour un cœur de vingt ans, à quelque sacrifice que le combat vous doive condamner, nul de vous n'abandonnera le poste qui lui est confié, j'en suis sûr, je le jure pour vous, et quand nous nous retrouverons, comme aujourd'hui, dans une heure de trêve, nous pourrons, sans honte et sans remords, certains d'avoir fait notre devoir, choquer encore nos verres peut-être pour célébrer une victoire ! Mais ce n'est encore que l'heure du combat.

Vous entrez dans le monde, messieurs, au milieu d'un temps troublé : vous êtes à un point de partage entre deux siècles : celui qui finit, et dont tant d'orgueilleuses promesses avaient salué l'aurore, va s'achever dans le tumulte des amères et des lamentables déceptions. Il y a, tout autour de vous, comme un sentiment universel de cet banqueroute de la Révolution ; et il se fait dans les âmes un mouvement profond qui éclatera tout à coup, et dont vous êtes, vous, jeunes gens, les heureux précurseurs ! La Révolution a fait

son temps, messieurs, la célébration de son centenaire sera le public aveu de son impuissance ; et dans le grand écroulement de tant de rêves orgueilleux, de ce tableau tragique du siècle qui court à sa fin au milieu des ruines qu'il a faites, il y a une victime lamentable entre toutes, qui reste debout, seule, abandonnée, toute chargée des colères amassées par des espérances trompées ; cette victime, c'est le peuple : le peuple à qui la Révolution avait donné une couronne, dont elle a fait un joug pour l'atteler à son char. Ce peuple que les classes élevées ont abandonné après l'avoir perverti.

Ah ! messieurs, les classes élevées ! leur responsabilité est lourde, écrasante dans ce drame qui remplit ce siècle de fer ! Ce n'est pas assez dire : dans les longues corruptions qui l'ont préparé ; et je vous en conjure, vous qui en êtes, vous qui vous donnez cette mission glorieuse de réparer leurs erreurs, rompez, rompez sans retour avec les funestes illusions qui ont perdu notre patrie. Ne vous laissez pas plus confondre avec cet ancien régime qu'on jette au-devant de vous pour entraver votre marche, et qui n'est qu'un mannequin bourré de mensonges, qu'avec ce régime moderne édifié par les ambitieux et les satisfaits de la fortune. Non ! vous n'êtes ni l'un ni l'autre : vous êtes les tenants du régime chrétien, et puisque le grand bienfait de notre association c'est de donner à nos études et à notre action un programme commun, laissez-moi le résumer en un mot : le service de l'Eglise et du peuple ! Voilà ce qu'il faut écrire sur votre drapeau.

Le peuple, messieurs, l'ouvrier des villes, des usines et des champs, voilà le grand objet qui doit vous occuper : quoi qu'on fasse, quoi qu'on essaye pour étouffer sa voix, elle s'impose, elle domine le tumulte des affaires et des plaisirs. Ce n'est pas seulement l'effet du grand courant démocratique qui emporte le monde ; c'est parce que les nations sont agitées d'un mal profond qui s'appelle la question sociale, et qui est né du développement effréné de l'égoïsme humain en face de la transformation des choses matérielles.

La politique, messieurs, la politique proprement dite, la politique de parti, ne passionne plus personne, ni le peuple ni les classes élevées ; ce qui se passe au Palais Bourbon n'en dépasse pas les limites. Il y a cinquante ans, les drames qui s'agitaient dans ce qu'on appelait l'enceinte parlementaire occupaient et remuaient tous les cœurs : aujourd'hui quand on relit l'histoire de ces années de la Restauration et du gouvernement de Juillet, il semble que ce soit l'histoire d'un autre monde, et les intrigues, les révolutions de couloirs nous paraissent aussi vieilles que les intrigues et les révolutions de l'Œil-de-Bœuf.

Le parlementarisme s'est tué lui-même. Le peuple ignore ou méprise la politique parlementaire, et il n'a pas tort. La question sociale et les luttes profondes qu'elle enfante dominent de toute leur hauteur ces débats mesquins et misérables. C'est à elle qu'il faut prêter l'oreille : elle frappe à toutes les portes, à celle du Parlement, à celle des châteaux, à celle des usines, à celle de la Bourse ; quoi qu'on en veuille, il faut bien qu'on l'entende. Qui lui répondra ?

Les gouvernements ? Mais, quels qu'ils soient, quelque nom qu'ils aient porté, ils ont trahi leur mission et déserté leur tâche : ils ont été les complices de la Révolution : elle n'a rien fait que par leurs mains ou avec leur concours, et, aujourd'hui que le péril les presse, ils se traînent dans l'impuissance.

Qui donc répondra à l'angoisse du

peuple ? Quelle force reste en face de lui, assez calme pour l'aimer, assez puissante pour le conduire ? Ah ! il n'y en a qu'une, et je la nomme avec l'orgueil et la confiance d'un fils qui salue sa mère : c'est l'Eglise catholique ! On a tout à fait pour l'abattre, pour ruiner son empire, enchaîner son action et effacer ses lois : les gouvernements se sont conjurés contre elle ; elle a tout subi : elle a vécu en paix avec eux ; et voilà que les gouvernements ont passé, que les trônes sont tombés, que la puissance des hommes s'est évanouie, et que, seule en face du peuple chaque jour plus misérable et chaque jour plus terrible, ce peuple qui souffre, qui se sent armé de la puissance, qui demande justice et qui menace de de tout renverser pour conquérir ce qu'il appelle de ce nom sacré, l'Eglise demeure, qui lui tend les bras et lui donne son cœur. Voilà, messieurs, le grand fait, le grand spectacle de notre temps !

Avez-vous lu, messieurs, ce qui vient de se passer à Rome ? Avez-vous vu ces évêques du nouveau monde venant à travers l'Océan au tombeau du prince des apôtres, pourquoi faire ? pour plaider devant le Pape la cause des travailleurs ? Avez-vous lu ce rapport du cardinal Gibbons en faveur des chevaliers du travail, et cette décision de Saint-Siège lui donnant pleine satisfaction ? et cette lettre du cardinal Manning faisant, du milieu de l'aristocratie Anglaise, écho à la parole de l'archevêque de Baltimore, pour sceller à la face du monde l'alliance intime de l'Eglise et du peuple ? Ah ! messieurs ! n'en déplaise aux aveugles, aux arriérés qui s'endorment dans l'illusion, voilà le grand événement de ce temps. Je sais qu'il faut se garder des applications générales et des interprétations excessives ; mais l'idée, le principe éclate dans toute sa splendeur, et il faut que vous sortiez d'ici pénétrés de cette vérité qui sera la règle de votre vie.

Vous êtes catholiques, vous êtes engagés au service de l'Eglise ; n'oubliez jamais que, par là même, vous êtes engagés au service des petits et des faibles, vous êtes nécessairement avec le peuple ! Catholiques, cela ne veut pas dire que vous vous désintéressez de tout ce qui passionne votre temps, que vous ne vous occuperez que des choses directement et exclusivement religieuses ; mais, au contraire, que vous vous mêlerez étroitement à la vie de votre pays, que vous ferez la grande, la vraie, la seule politique vraiment féconde, et que vous la ferez comme le veut l'Eglise : cela veut dire que vous ne serez pas de ceux qui veulent réduire l'Eglise à célébrer le culte divin et à prêcher dans ses temples ; mais que vous demanderez pour elle le droit d'inspirer par ses enseignements, de régler par les lois de l'Evangile les mœurs et les institutions sociales ; c'est le sens de cette devise que vous allez, avec votre médaille, porter sur votre cœur : " Je suis le bon sergent du Christ. "

Cela veut dire qu'en tout lieu, en tout temps, dans votre vie publique comme dans votre vie privée, vous serez les soldats fidèles du Christ de de l'Eglise.

Ah ! messieurs, je ne vous cache rien ; je sais que ce sont de graves et sérieux engagements : je sais ce qu'il vous en coûtera et ce qui vous attend au sortir de ce cette salle. Oh ! ce n'est pas la menace de vos adversaires que je redoute, non, c'est l'indifférence et la raillerie de vos amis ! c'est la rencontre des sages et des habiles qui vous regarderont avec un sourire d'indulgence et qui diront : " Il faut leur pardonner. C'est le feu de la jeunesse. " Messieurs se faut vous armer d'une triple cuirassil

contre cette menace du monde ; c'est votre grand danger. Et pourquoi donc auriez-vous peur ? pourquoi douteriez-vous ? Est-ce que l'histoire de siècle n'est pas une continuelle revanche de l'Eglise sur la Révolution ? Jetez sur ces années un regard rapide ; d'abord, et au lendemain même d'un si sombre despotisme qu'il semblait que c'en fut fait de l'Eglise catholique, les autels relevés, les temples rouverts par des guerriers étonnés de cette gloire inattendue ; puis les missions par toute la France, les croix redressées dans les campagnes ; et puis encore après l'écroulement du trône, quand il semblait que l'Eglise allait périr avec lui, tout à coup dans Notre-Dame, ces foules entassées et cette grande voix de Lacedaire passionnant la jeunesse ravie : et Montalembert, à vingt ans, debout devant les pairs de France, jetant aux fils de Voltaire le défi des croisés ; et cet autre jeune homme dans sa chambre d'étudiant, jetant à la France entière le cri de la charité : Ozanam, votre précurseur, qui demandait aux riches de courir vers le peuple pour éteindre, à force d'amour le feu naissant des discordes sociales !... et, plus tard, messieurs notre histoire à nous mêmes : quand nous avons levé le drapeau des cercles catholiques, après les premiers moments pressés où la faveur publique nous a soutenus, l'indifférence est venue et nous a regardés comme des utopistes ; on nous a accusés de noircir, d'exagérer, d'abuser de la question sociale ! Et maintenant, écoutez, ouvrez les livres, les revues, les journaux ; tous, conservateurs, radicaux, libéraux, ce n'est qu'un cri : " La question sociale est le grand, le pressant problème de notre temps qui saura la résoudre ? " ... Quand nous avons parlé de corporations, on souri, on nous a dit que nous rêvions ! et maintenant, ce n'est pas seulement parce que je salue ici les drapeaux des corporations d'Angers que je puis parler de notre revanche, mais enfin il n'y a plus un écrit occupé des choses populaire où on ne parle de corporations, d'organisation professionnelle, de paix sociales de rapprochements des intérêts. Voilà l'histoire....

Courage donc ! ne vous laissez pas troubler par les railleries du monde et par les dédains de ceux qui retardent cinquante ans . . .

Messieurs, j'ai lu qu'à Solferino le chef d'un régiment autrichien, le prince Windischgraetz, blessé à mort se fit porter en tête de ses troupes pour les animer au combat et que rangés autour de ce trophée sanglant, ses soldats demeurèrent inébranlables sous la mitraille . . . Jeunes gens, vous portez devant vous votre chef mutilé, mis à mort pour vous et pour le peuple, c'est Jésus-Christ ! Reculez-vous ? Ne donnez-vous pas, pour faire honneur à ce grand trophée, la vie de vos cœurs le sang de votre travail et de vos sacrifices généreux ? . . . Oui, j'y compte et je le jure pour vous ! Vous resterez, quoiqu'il arrive, fidèles à vos serments, et vous porterez au combat, oh ! je vous le demande avec ardeur et ce sera mon dernier mot, cet enthousiasme de la jeunesse qui est votre force et le plus beau de vos attributs. La jeunesse se meurt de froideur et d'indifférence ; on discute la vérité, on ne se passionne plus pour elle ; à vous, messieurs, de rendre la vie à ce corps qui s'éteint ; ce sera la gloire de votre association. Restez jeunes, restez ardents, restez enthousiastes, et passez à côté des sages, des blasés et des indifférents, comme des soldats qui vont au feu pour Dieu et la patrie.

Agriculture

DRESSAGE DES BŒUFS QUE L'ON DESTINE AU TRAVAIL

Il faut traiter, dès le bas-âge, avec la plus grande douceur un bœuf destiné à faire le travail de la ferme ; il aimera l'homme parce que l'homme l'aimera, et cherchera sa présence parce qu'il n'aura pas reçu de mauvais traitements ; il trouvera en cet homme un ami, jamais un tyran.

Il faut habituer doucement le jeune bœuf à obéir à toutes les volontés, à tous les caprices de celui qui l'approche. Il donnera le pied, tendra le cou, tournera la tête, marchera, trottera, s'arrêtera, ira à droite, à gauche, fera, en un mot, tous les mouvements qu'on pourra lui demander à l'instant où on les lui demandera.

Dès l'âge de dix-huit à vingt mois, on doit l'habituer à supporter le harnais. On le fera d'abord promener, dans la basse-cour, avec un joug frontal ou un collier, puis avec un joug ou collier et la bride (sans mors) puis avec joug ou collier, bride avec mors et traits, puis enfin on lui fera, ainsi attelé, trainer un petit fardeau attaché aux traits. On l'habitue en même temps à obéir aux divers mouvements de la bride et aux commandements d'usage.

Du moment où l'on commence le dressage du bœuf, on doit l'habituer à prendre et à conserver toujours un pas accéléré ; combattre, par tous les moyens possibles, son penchant à la pesanteur ; lui faire allonger le pas rapidement, et trotter en ligne droite à grandes enjambées, précipitamment.

Lorsqu'il sera bien dressé à ce genre d'exercice, on l'attellera à une charrue ou à une charrette légère pour la lui faire traîner à vide. On pourra même l'atteler, mais seulement pour la forme, à côté des bœufs les plus rapides, et qu'il est habitué de voir. Cependant on ne doit pas employer ce dernier moyen, si l'attelage doit passer par des chemins pierreux, raboteux ou trop durs ; il faut pour cela choisir les chemins de terre unie, les champs labourés, et la montée ou la descente des petites côtes. De cette manière, on assurera les pieds, la marche et les ailes franches du jeune bœuf.

Il ne faut jamais frapper le jeune bœuf, à moins qu'il n'y ait nécessité urgente, et dans ce cas on doit le faire doucement, sans colère, parlant à la bête avec calme.

En mettant en pratique dès le début du dressage, les moyens de dressage que venons d'indiquer, le bœuf obéira toujours facilement, car c'est l'animal docile par excellence. Un bon conducteur de bœufs doit se faire obéir par la voix et par signes, et l'aiguillon n'est dans sa main qu'une arme défensive. Il peut s'en servir comme stimulant, mais jamais pour frapper ou blesser l'animal qu'il conduit.

Tableau

Le tableau suivant indique exactement le nombre des voiliers et steamers qui ont visité le port depuis l'ouverture de la navigation jusqu'à aujourd'hui.

Il indique aussi le nombre des bâtiments qui sont arrivés l'année dernière, jusqu'à la même date :

VOILIERS	
1886	1887
120	97
TONNAGE	
103,090	75,480
STEAMERS	
46	58
TONNAGE	
79,102	100,865

Des provinces maritimes il est arrivé 36 steamers avec un tonnage de 12,230 tandis que l'année dernière, toujours à pareille date il en était arrivé 34 jaugeant collectivement 17,757 tonneaux.

LITTÉRAIRE

Le Roman et le peuple Canadien-Français

Monsieur le Rédacteur,

Il y a déjà plus de deux ans, nous mettions en tête de faire un travail que nous nous proposons de donner au public dans les salles d'un des cercles littéraires de cette ville. Mais, comme il arrive quelquefois, la Providence, nous fit d'un coup, tomber la plume des mains. Depuis ce temps, l'œuvre commencée à dormir avec bien d'autres vieux papiers, au milieu de compositions de collège. C'est là que nous l'avons découverte l'autre jour, quand nous cherchions tout autre chose. Le travail est inachevé dans son style comme dans les parties qui devaient le composer. Cependant, monsieur le Rédacteur, nous nous permettons de vous le présenter tel quel, dans l'espérance que peut-être il pourra intéresser les lecteurs du *Courrier*, ou, encore, inspirer quelqu'un à faire mieux que nous ne l'aurions pu une œuvre qu'il nous a fallu laisser, bien à regret, dès sa première partie.

KLEIDOS.

Québec, 15 mai 1887.

Notre siècle, si fécond en renversements, offre aux chercheurs des causes et des effets un champ si bien cultivé, une production si abondante, que nul penseur, nul écrivain peut-être n'a rencontré une époque où son génie pût mieux exercer ses glorieuses prérogatives. Siècle de révolutions physiques et intellectuelles, morales et religieuses, notre époque semble avoir perdu la boussole de la logique universelle. Et si nous ne l'avions pas étudié quelque peu, ce XIXe siècle, nous serions aussi étonné de nous voir vous parler de cette aberration littéraire et intellectuelle qui a nom le roman moderne, que de nous voir ici ce soir sur cette tribune où nous avons l'honneur de parler pour la première fois.

En abordant cette question délicate du roman, nous n'avons nullement eu l'intention de faire une étude détaillée de ce genre de littérature. Notre but a été plutôt d'en tirer quelques considérations philosophiques. On sera peut-être tenté de nous accuser de témérité ; on n'aura peut-être pas tort : nous avons cru nous-même que nous étions téméraire. Mais nous nous sommes encouragé à la pensée que la jeunesse désireuse du bien a besoin de hardiesse, et que nul auditoire ne refuse l'indulgence nécessaire à cette jeunesse.

M. Alfred Nettement disait dans un de ses ouvrages : "... De nos jours, le roman a touché à toutes choses. Il a été tour à tour socialiste, conservateur, révolutionnaire, ami de l'ordre, sensualiste, spiritualiste, libre penseur et voltairien, catholique, presqu'unique mystique, propagandiste effronté, catéchiste pieux, immoral jusqu'au cynisme, plein de moralité. Il a fait le mal, il a fait le bien. Il a surexcité les passions, il a parlé à la raison. Il a excusé les crimes et fait l'apothéose du vice, et il a été l'auxiliaire et le champion de la vertu. Il a déshonoré la littérature et il l'a honorée. Des esprits séparés par des abîmes, esprits de lumière et esprits de ténèbres, et avec eux, des esprits situés dans la région limitrophe qui sépare les lumières des ténèbres, se sont servis du roman comme d'un moyen puissant pour la diffusion des idées.

Et comme dans ce mélange de bien et mal, le mal a été jusqu'ici victorieux,

avec la perspective de l'être encore, nous sentons qu'il est du devoir de notre jeune génération, fière de sa race, de ses mœurs et de sa religion, d'élever la voix, de protester et d'agir contre ce fléau qui a gangrené notre vieille mère-patrie, pour, ensuite, la vouer peut-être à la mort.

Nous savons qu'il dans notre pays des gens pour qui ces paroles sont de ces choses dont on rit en disant : "C'est du pessimisme !" Ah ! malheureusement, il faut le dire, nous sommes arrivés au temps où l'optimiste s'expose à faire mauvaise route. Loin de nous, cependant, ces deux extrêmes : si nous voulons combattre le roman dans ce qu'il a de mauvais, c'est dans la certitude que nous en avons besoin, et que nous pouvons encore entendre avec fruit la voix qui s'élève au nom de la vertu et de l'intelligence.

C'est en vain, qu'on criera bien haut que nous sommes le peuple où les idées morales, politiques et religieuses sont assises sur une base inébranlable et que ces principes, pour avoir reçu quelques petites égratignures, n'en sont pas moins des plus solides. Messieurs, nous ne craignons pas de le dire : notre population commence à souffrir, et ces souffrances sont celles d'un mal terrible. Ces personnes et ces écrits qui disent tout le contraire, en s'efforçant de nous rassurer, sont des preuves que la maladie est chronique et mortelle. Et c'est avec cette conviction, cette certitude du mal que nous en avons étudié les causes là où elles se trouvent surtout : dans le roman, sous quelque format qu'il nous soit servi.

Cette question est pour nous une question vitale et de la plus haute importance. Nos populations sont encore peu instruites, et elles n'ont pas non plus ressenti ces commotions profondes qui ébranlent d'autres pays. Alors, sans expérience comme sans science solide, elles sont exposées à subir, pour leur perte, ces vents légers tout imprégnés de miasmes et précurseurs de la tempête. Pour plus de lucidité, sur ce que nous avons dit et dirons dans cette étude du roman nous allons donner l'opinion des quelques hommes éminents, opinions que nous partageons de tout cœur.

Nous citons en premier lieu M. Vitet, dans son *Discours à l'Académie*, le 27 mai 1859 :

".....dans le roman, dit-il, on entre-mêle à la licence, je ne sais quelles prédications cyniques et venimeuses contre tout ce qu'il y a de plus sacré en ce monde.

"Le plus souvent ces hideuses compositions n'étaient aux yeux de leurs lecteurs que le tableau des passions impures de deux âmes plongées dans la boue des sens.... Mais qu'on ne s'y trompe point, pas un de ces personnages réels ou imaginaires, dont le roman fait l'histoire, ne peut être invoqué comme un exemple de bonheur. Vous voyez ici une femme égarée prendre en pitié la paix de son foyer domestique...., tout abandonner, tout perdre, tout sacrifier, jusqu'à son estime...., pour suivre son séducteur. Tous deux, sans doute, aveuglés par la passion et entraînés par de beaux rêves, nous sont représentés au comble de la félicité la plus complète.

"Toutefois il n'en est rien du tout : en se transportant sur le terrain de l'expérience, en considérant de près les événements de chaque jour, on découvre partout de tristes et malheureuses victimes... Après une succession, un enchaînement fatal, l'un est devenu bourreau, l'autre victime, celle-ci bientôt abandonnée, veut en finir avec la vie... celui-là déshonoré

"a perdu toute confiance, et, réduit aux derniers expédients, il ne recule pas devant des actes d'improbité... ce qui le conduit à la barre des tribunaux, où il reçoit une dernière flétrissure pour le reste de ses jours.

"Voilà en réalité où aboutit en pratique le bonheur que certains écrivains ont pris à tâche de faire goûter dans leurs infâmes écrits. Troupe de corrupteurs et d'empoisonneurs, ils méritent mille fois plus l'application du code pénal que les empiriques que l'on poursuit pour distribuer des prétendus remèdes qui causent la mort à ceux qui s'en servent."

Mais, allez-ovus nous dire, cette citation s'accorde peu avec les paroles de M. Nettement, où celui-ci admet au moins qu'il y a du bon dans le roman.

M. Vitet fait ici une généralité, et, en ce sens, il a parfaitement raison ; car il est incontestable, comme l'a dit d'ailleurs plus loin M. Nettement, que "la somme du mal l'emporte sur celle du bien."

De généreux et nobles efforts ont été faits pour contrebalancer, par de saines productions, ce dévergondage licencieux, qui envahit toutes nos sociétés. Nous avons vu une petite armée, hardée de foi et d'héroïsme, se frayant un chemin à travers cette multitude fauve et hurlante ; elle s'en va tantôt avec la douceur et la paix d'une âme encore toute naïve ; tantôt elle s'en va avec toute l'audace et la force sainte d'une âme pleine d'indignation en face de la vertu méprisée et foulée aux pieds ; toujours elle a marché avec noblesse et dignité. Dans cette phalange, nous avons vu des hommes et des femmes. Nous avons vu, pour ne parler que de la seule France, des Anatole de Ségur, Walsh, Devoille, Hippolyte Violleau, Alfred des Essarts, Eugène de la Margerie, Léon Gautier, A. de Lamotte, Poujoulat, Maxime de Montrond, Bathild Bourniold, Louis Veullot, avec *Corbin et d'Aubecourt*. Chez les femmes, Mmes de la Tour-du-Pin, Bourdon, Craven, Fleuriot, Ernest Hello, Raoul de Navery, etc.

Mais où sont les résultats de ces ouvrages ? Les résultats, ils ont été bons, mais les résultats du roman corrupteur ont été plus grands, et c'est pourquoi nous devons agir afin que les œuvres de la vertu triomphent.

Quand nous parlons de littérature malsaine, nous n'entendons pas spécialement parler de ces œuvres infectes dont monsieur Zola est le coryphée. Non, celles-là sont pour nous, à l'heure présente, moins dangereuses que cette littérature de roman à la Feuillet, de cette littérature qui s'étiquette du nom honnête et qui s'affuble même de celui de chrétien.

Voici, à ce propos, ce que dit M. Léon Gautier :

"Les romans où les auteurs (contemporains) affichent la prétention d'être honnêtes ; oui, ces romans eux-mêmes n'ont rien de chrétien, et quelquefois, hélas ! rien d'honnête."

Il faut donc faire grande attention à ces auteurs qui s'intitulent, et qu'un certain monde intitule honnêtes et chrétiens.

Il n'existe d'immoralités pour certaines personnes, que celles où les romanciers dépeignent des scènes du vice le plus honteux. Cependant que d'immoralités ailleurs ! que de coups terribles portés par ricochets !... Nous le savons : il arrive le plus souvent que ce sont ces coups indirects qui font le plus de mal, parcequ'ils préparent à recevoir de sang-froid d'autres scènes, qui nous

"Portraits littéraires." — *La poésie et le roman contemporain*.

auraient pour ainsi dire renversés sans cette préparation.

Ah ! messieurs, ce ricochet, ça été, pour bien des peuples, le premier coup de massue qui les a d'abord abasourdis, puis leur a fait perdre ensuite la raison, pendant qu'une nuée de barbares sortis du sein de ces peuples eux-mêmes, les a roulés dans la fosse ignoble en noircissant leur cœur.

Ici, dans ce Canada, que nous aimons de toutes nos forces, c'est ce ricochet que nous avons à redouter, et qui nous a même déjà frappés.

Si certaines circonstances nous l'eussent permis, et si nous n'eussions craint d'être fastidieux, nous aurions fait une analyse de certains ouvrages où la morale n'est pas le moins du monde directement attaquée, mais d'où ressort un enseignement tout à fait malsain, enseignement bien fatale à ceux qui ne lisent que pour lire, sans trop s'occuper d'un but plus relevé.

Comme nous le disions au commencement, le roman s'est emparé de toutes les actions de la vie comme de tous les genres de travaux intellectuels. Il est descendu aux derniers bas-fonds de la matière comme il s'est hissé au sommet où l'intelligence et le génie vont chercher leurs œuvres. Il a voulu descendre et monter. Il a voulu édifier en haut comme en bas ; mais le cœur s'était blessé en bas, et quand nous avons voulu voir où il s'est arrêté en haut, nous n'avons eu qu'à suivre sa trace : elle est pleine de venin. En bas, n'y cherchez pas de trace : c'est un cloaque.

Avec ce délire de tout fondre en roman (passez l'expression qui rend notre idée), nous avons eu le roman sentimental, le roman de mœurs, le roman politique et social, le roman historique et le roman d'aventures.

Jamais vandales ne furent plus destructeurs des trônes que ces barbares que nous nommons romanciers.

En exploitant le sentimentalisme, on a fait une école de *langouistes* et de "poitrinaires," vrais membres d'embaras chez un peuple.

Avec le roman de mœurs, on est entré dans les moindres détails de l'existence humaine : on l'a scrutée et analysée. De ces recherches et de ces analyses, sont sorties ces milliers de peintures obscènes, où le cœur trouve la mort, et où l'intelligence est renversée. Ce genre a été l'abîme où la littérature de pure imagination est venue s'engloutir. Il y avait là, dit un auteur, dans cette transformation du roman, un vaste et beau champ pour les esprits observateurs qui voient, en toutes choses de la vie humaine, un enseignement. Mais, comme dit M. Frédéric Godefroy, transformation trop commode à ces romanciers sans vocation, sans goût, sans pudeur, qui, sous prétexte d'études, peuvent ramasser impunément autour d'eux les sujets les plus infimes et dépeindre les objets les plus méprisables."

Au lieu de dépeindre ces douces et pures existences qui font aimer la vertu en la faisant pratiquer ; au lieu de nous dire la joie et le bonheur tranquilles de ces âmes qui nous font rêver du ciel, le roman de mœurs a laissé cette voie où l'idéalisme vraisemblable trouve ces saintes inspirations, vraies rosées bien-faisantes par le chemin de la vie, et il s'est abaissé au matérialisme abjecte, puis il nous est arrivé triomphant avec le réalisme. Et savez-vous ce que c'est que le réalisme ? C'est la table de marbre, où, le scalpel en main, le médecin fait ses opérations d'anatomie. Grande différence, cependant, entre le médecin qui étudie pour guérir et le romancier réaliste qui se souille pour corrompre plus sûrement !

Le roman social et politique est le

produit de ces théoriciens dont les passions ont embrasé le cerveau, et qui convoitent les biens et les richesses des puissants pour satisfaire leurs appétits dépravés et voraces.

Le roman historique ne connaît l'histoire que là où il y a légende ; et quand il s'est aventuré au milieu des faits et des personnages d'une existence réelle, il a dénaturé le vrai et le réel au gré de sa capricieuse imagination, au gré de ses instincts pervers. Nous ne pouvons pas plus ajouter foi aux faits racontés par le roman historique qu'à ceux racontés par les romans d'autres genres.

Ici, comme toujours, nous parlons au point de vue général, car, Dieu merci, nous avons de consciencieux romanciers d'histoire. De saines et pures intelligences se sont fait une mission " d'enseigner, en quelque sorte, l'histoire tout en amusant certaines classes qui ne sauraient jamais, grâce à leur légèreté ou autres circonstances, l'appréhender quelque peu autrement."

Que d'intelligences faussées, que de têtes détraquées, que d'avenirs perdus par le roman d'aventures !... Grande leçon ! Les compositeurs de ces œuvres fausses ont, pour une grande partie, fini leurs jours dans des maisons de santé. Il n'en pouvait être autrement : ce n'est pas en vain qu'on éperonne sans cesse l'imagination en course.

Ce sont ces romans d'aventures qui vous transportent et par monts et par vaux, à travers mille intrigues et mille scènes ménagées à la surprise du lecteur, qui, tout essoufflé, saute d'une page à l'autre, et qui, à la fin plein d'émotions, croyant avoir marché au-dessus de tous les précipices, escaladé toutes les montagnes, tombe épuisé par ces courses nerveuses. Et ces fatigues ne seraient rien s'il n'y avait pas au fond une autre chose autrement plus sérieuse : à côté de scènes souvent plus ou moins risquées, l'enseignement de la doctrine du hasard.

Jusqu'ici nous n'avons fait qu'effleurer certains genres, et c'est avec intention.

Devant nous, messieurs, se présente aujourd'hui un problème. Des hommes de profondes sciences, des écrivains et des orateurs nous ont déjà parlé de ce problème ; je dirais même ils l'ont résolu, au moins dans sa théorie.

Il s'agit de savoir si nous, rejetons de la grande France de Clovis, de Charlemagne et de St-Louis, nous devons disparaître dans l'avenir comme disparaissent les peuples conquis, ou, si, puissant et fier, nous sommes appelé à former un peuple homogène, un peuple aussi beau et aussi glorieux que notre mère dans ses jours de splendeurs chrétiennes. A cette question, nos cœurs battent plus fort, et nous disent que jamais nous ne disparaîtrons.

Sur les bords de notre grand fleuve, aux pieds de nos montagnes géantes, nous n'entendons plus le cri de guerre des tribus sauvages. Leurs huttes et leurs canots ont été emportés par les flots ou ensevelis sous la cendre. Ces tribus sont mortes..... elles avaient été vaincus. *Vae victis!*

Mais nous, messieurs, nous ne périrons pas : nous n'avons pas eu de vainqueurs. Ecoutez un historien du "Canada Français."

" Notre colonie, dit-il, ne fut pas vaincue, écrasée, mais submergée par l'invasion et, au cri de : Vive la France, elle s'engloutit dans les flots avec son pavillon."

Puis, voulez-vous savoir tout ce qui nous fait espérer, plutôt nous certifie. Consultez ces hommes dont je vous ai

parlé plus haut, relisez leurs paroles, relisez les paroles des Rouhier, des Foucault, des Joannet et des Charette. Eh bien ! messieurs, si nous devons vivre ; si nous voulons remplir la mission que la Providence nous a départie, il nous faut veiller avec une énergie et une vigilance indomptables contre tout ennemi de la grandeur et de la solidité des peuples.

Et de ces ennemis, il y en a deux sortes.

L'un marche avec le fer ; son approche est signalée par le grondement du canon, par le bruit sourd de milliers d'hommes et le cliquetis des armes ; au premier danger, les vieillards, les femmes et les enfants se sauvent en lieux sûrs ; d'autres canons, d'autres hommes, d'autres armes rencontrent cet ennemi... il y a des morts et des blessés. La paix se rétablit ; les vieillards, les femmes et les enfants reviennent ; les pertes et les dommages sont réparés ; bien des êtres chéris sont disparus peut-être ; on leur a donné un amour de plus : leur mort a été pour la patrie.

Et l'autre ennemi, sans bruit, sans chariots de guerre, sans drapeau déployé, nous arrive au moment où nous avons besoin de repos ou de distractions ; au moment où les heures paraissent plus longues et la vie plus fatigante. Souriant, nous lui ouvrons la porte, lui souhaitons la bienvenue, puis nous le laissons parler. Tantôt il parle, tantôt il gazouille, tantôt il murmure, tantôt il tempête ; toujours il nous tient sous son charme ; et voilà que quand il se tait, nous voulons aller avec lui, dire ce qu'il a dit, faire ce qu'il a raconté et mourir comme il s'est tu. Et cet ennemi, assez souvent au dehors modeste, quelquefois enrubanné ou brodé d'or, c'est le plus redoutable, et c'est le roman moderne.

Je l'ai appelé le plus redoutable. En effet, après avoir bouleversé le moral chez un peuple, il n'a qu'une parole à dire, et les peuples de fer viennent ravager cette nation qui avait auparavant la force à la tête.

ELPIDOS.

Visite pastorale

Voici l'itinéraire que S. G. Monseigneur Antoine Racine se propose de suivre cette année pour les visites pastorales des paroisses de son diocèse :

Sacré-Cœur de Stanstead,	11, 12, 13 juin.
St-Cajetan de Potton,	13, 14, 15 "
St-André de Sutton,	15, 16, 17 "
St-Etienne de Bolton,	17, 18, 19 "
St-Anne de Stukeley,	19, 20, 21 "
St-Joseph d'Ely,	21, 22, 23 "
Notre-Dame de Stukeley,	23, 24, 25 "
St-Patrice de Magog,	25, 26, 27 "
St-Catherine de Hatley,	27, 28, 29 "
Sherbrooke,	1er juillet.
St-F.-Xavier de Brompton,	2, 3, 4 "
St-Elie d'Orford,	10 "

Manuel de cantiques

Nous ne saurions trop recommander aux personnes qui ont l'intention de faire un pèlerinage à la Bonne Sainte Anne, de se pourvoir du *Manuel de cantiques à Sainte Anne*. Ces cantiques sont notés, et ils peuvent facilement être appris.

A part cela, ce *Manuel* contient tout ce qui est nécessaire pour faire avantageusement un excellent pèlerinage sans que l'on soit obligé d'apporter d'autre livre avec soi.

Les prières pour la confession, la communion et celles de la Sainte Messe complètent ce recueil que l'on peut se procurer moyennant la somme de *vingt-cinq centins* en s'adressant à

M. LÉGER BROUSSEAU,
Courrier du Canada,
9, rue Buade.

Monument à Jacques Cartier

Liste des souscriptions pour l'érection d'un monument à l'illustre découvreur du Canada, à Québec.

(Suite)

Sa Grandeur Mgr Langevin, évêque de Rimouski.....	\$15.00
Sa Grandeur Mgr Gravel, évêque de Nicolet	10.00
Son Altesse Royale Mgr le duc d'Aumale (Bruxelles).....	20.00
Le général Boulanger (Paris).....	20.00
MM. Larkin, Conolly et Murphy.....	50.00
J. P. Whelan.....	50.00
M. l'abbé J. B. Primeau (East Toledo, O., Etats-Unis).....	20.00
Le Dr G. A. Bourgeois (Trois-Rivières)...	10.00
M. l'abbé Ed. Moreau, ancien chanoine de la cathédrale de Montréal.....	5.00
G. Chastenot-Beaulieu (Paris).....	2.00
MM. Roger et Chernoviz (Paris).....	4.00
Quelques élèves du collège de Joliette....	2.00
L'honorable juge La Rue.....	10.00
L'honorable juge Chauveau.....	10.00
S. LeSage.....	10.00
H. J. J. B. Chouinard.....	10.00
Robert McGreevy.....	10.00
Paul E. Smith.....	10.00
Le docteur J. A. Couture.....	10.00
Gustave F. Hamel.....	10.00
M. l'abbé F. X. Gosselin.....	5.00
M. l'abbé L. Provancher.....	2.00
Madame la Supérieure du couvent de Jésus-Marie (St-Michel de Bellechasse).....	1.25
MM. Meredith et Couture.....	2.00
Le docteur Jos. Comeau (Maniwaki).....	5.00
Charles Chartré.....	5.00
Le docteur Boulet.....	5.00
E. O. Boulet.....	5.00
Michael White (Aumond).....	5.00
N. Lacasse.....	5.00
M. l'abbé Peyret, chanoine de la cathédrale d'Auch (France).....	4.00
Un ancien député.....	15.00

(A continuer)

F. E. HAMEL,
Trésorier.

7, rue Hamel, Québec.

STATISTIQUE CRIMINELLE

La statistique criminelle du Canada—telle que fournie par le ministère de l'Agriculture—enregistre 4,513 offenses et 3,797 condamnations. Proportionnellement à sa population, Ontario fournit plus de criminels que n'importe quelle autre province—et c'est encore chez elle que l'on rencontre les offenses les plus graves et le plus grand nombre de condamnations. Sur les 5,518 personnes poursuivies pour offenses, les trois cinquièmes sont à la charge d'Ontario. Québec est représenté dans ce total par un peu moins d'un cinquième. Quant à la nature et au nombre des délits commis dans l'une ou l'autre province, voici des chiffres irréfutables qui ne sont pas exactement à l'avantage et à l'honneur d'Ontario.

Outrages contre la personne, Ontario, 720, Québec, 340.

Délits contre la propriété, Ontario 2,423, Québec, 914.

Il y a eu 18,000 condamnations sommaires pour Ontario et 6,000 seulement pour Québec.

Condamnations par jury ; 2,000 pour Ontario et 1219 pour Québec.

Les condamnations pour ivresse ont été de 5,868 pour Ontario et de 2,163 pour Québec.

Condamnations pour meurtre ou tentatives de meurtre : Québec, 21, Ontario 88.

Viols : 15 condamnations à Ontario et une seulement à Québec.

Assauts sur des femmes : 44 à Ontario et 23 à Québec.

Attentats à la pudeur : 27 à On-

tario et 10 à Québec.

Voies de faits : Ontario 105, Québec 59.

Vols d'animaux : Ontario 38, Québec 15.

Larcins : Ontario 1094, Québec 623.

L'on a compté 17 incendiaires à Ontario et 3 à Québec.

NOUVEAU MONASTERE A FRASERVILLE

Dimanche dernier, après les Vêpres, les Sœurs Hospitalières ont pris possession de leur monastère à Fraserville.

La cérémonie a été solennelle.

La procession qui faisait cortège aux bonnes religieuses, de l'église à leur nouvelle demeure, se composait d'au moins trois mille personnes.

Les différentes sociétés, avec leurs bannières, le corps de musique, un soleil radieux tout a contribué à donner beaucoup d'éclat à leur installation.

C'est le Rév. M. Ernest Nadeau, curé de S. Sébastien d'Aylmer qui a prêché le sermon de circonstance.

La Révérende Mère St-Zéphirin, supérieure de l'Hôpital du Sacré-Cœur de Québec, accompagnait ce nouveau détachement de la communauté.

M. l'Abbé Auguste P. Caron est transféré du vicariat de St-Michel à celui de St-Jean-Port-Joly.

M. l'abbé Théodule Blais, du vicariat de St-Ferdinand d'Halifax à celui de Sillery.

M. l'Abbé L. A. Grenier, du vicariat de St-Jean-Port-Joly à celui de St-Michel de Bellechasse.

Lettre pastorale de Mgr l'archevêque Lynch

Toronto, 30.—Une lettre pastorale de Mgr l'archevêque Lynch sur les mariages mixtes, a été lue dans toutes les églises catholiques hier ; elle est ainsi conçue :

" Vous annoncerez à vos paroissiens que nous sommes déterminé, de concert avec d'autres évêques, à ne plus accorder de dispense pour mariages mixtes, lorsque la femme n'est pas catholique. L'expérience de plusieurs années prouvent qu'une mère protestante ne peut élever ses enfants catholiques et qu'elle ne peut remplir les conditions essentielles pour lesquelles telle dispense est accordée. En conséquence, nous n'accorderons plus telle dispense. Ceux qui sont dans ces circonstances devront en appeler à Rome directement s'ils le veulent."

UNE FÊTE AU COUVENT

Les élèves du Couvent de Bellevue était en liesse jeudi, c'était la fête de leur bien aimé Chapelain. A cette occasion, il y a eu présentation d'adresse, compliments, banquet, chant et musique. Chaque élève avait un bouquet de fleur à offrir au héros de cette fête intime. Nul doute que les témoins de toutes ces belles choses, en gardent de bien doux souvenirs.

Visite pastorale

Monseigneur l'évêque de St-Hyacinthe a commencé hier sa Visite Pastorale.

Sa Grandeur est accompagnée dans cette tournée épiscopale de M. l'Archidiacre Bernard, de MM. Brown, curé de St-Hugues, Boivin, curé de St-Hilaire, et Decelles, Aassistant Secrétaire de l'Evêché.

Monseigneur sera de retour le 15 uillet prochain.

* Histoire de la littérature française, Tome IIe.

OU VA LE DANGER

Cueillie dans l'Electeur la perle suivante :

" Il est question d'une dissolution prochaine du Parlement Impérial.

" Lord Salisbury ferait un nouvel appel au peuple dans le cours de l'été.

" On sait que lord Salisbury a fait ses dernières élections, il n'y a guère plus d'un an et qu'il en est sorti avec une majorité d'environ 100.

" Le fait qu'il songerait à un nouvel appel au peuple est tout un enseignement.

" Qui nous dit que la même pensée ne viendra pas bientôt à l'esprit de Sir John, réduit à une majorité de 19, avec plus de 50 contestations d'élections, se trouve par le fait même dans un danger permanent ?

Soit 50 élections de conservateurs contestées, mais combien de libérales contestées ? Autant, sinon plus !

Est-ce que par hasard l'Electeur s'imagine que ses amis sont des modèles de pureté électorale, et qu'ils sortiront blancs comme neige de l'épreuve d'une contestation ?

Qu'on ne fasse pas de mauvais sang à l'Electeur ! Sir John ne songe pas à faire un nouvel appel au peuple ; le peuple vient de se prononcer en sa faveur. Et en supposant que cet appel serait renouvelé à courte échéance, c'est pour le coup que le parti libéral en ferait une culbute.

FAROEUR, VA !

Parlant de la vente du chemin de fer du nord, l'Electeur dit :

" Jamais l'hon. M. Mercier n'a donné son appui à la transaction ruineuse par laquelle le gouvernement Chapleau a fait perdre des millions à la province. Au contraire, il n'a cessé de la dénoncer dans les termes les plus énergiques, avec toute la force de sa puissante éloquence. Il a fait de cette question du chemin de fer du Nord le plus formidable article de son programme d'attaques contre le précédent régime.

Nous mettons nos adversaires au défi de citer un seul vote, un seul discours de l'hon. M. Mercier en faveur de cette transaction désastreuse."

L'Electeur pourrait-il nous dire cependant si M. Mercier a eu le courage de voter en Chambre contre cette vente que, d'après le confrère, il n'a cessé de dénoncer dans les termes les plus énergiques.

Nous défions l'Electeur de répondre oui.

En effet, M. Mercier n'a voté qu'une seule fois touchant cette question. C'était sur un amendement de M. Gagnon qui se lit comme suit :

Qu'il soit résolu que cette chambre regrette que le gouvernement n'ait pas conduit les négociations pour la vente du chemin de fer de Québec, Montréal, Ottawa et Occidental, officiellement, au lieu de les conduire secrètement, comme il l'a fait, privant par là, la Chambre d'informations qu'elle devait avoir sur cet important sujet : " (Journaux Ass. Lég. 1882 p. 140)."

M. Mercier a voté contre cet amendement, c'est-à-dire pour le gouvernement, et l'Electeur aura encore l'audace de venir affirmer que M. Mercier n'a pas favorisé cette vente ! Faroeur, va !

M. BLAKE

La retraite de M. Blake est une perte pour la Chambre des Communes et pour le Parlement.

Quoique nous ayons différé très souvent avec cet homme public sur les questions les plus graves, nous n'avons jamais nié son talent hors

ligne et ses puissantes facultés intellectuelles.

Intègre, éloquent, travailleur acharné, M. Blake occupait à la tête de son parti une place qui ne saurait être remplie par personne.

En dépit de nos préférences de parti, nous saluerons avec plaisir son retour à la politique active, c'est-à-dire à la santé, si le repos peut la lui rendre.

INJUSTES ATTAQUES

M. Chs Langelier, député de Montmorency, a attaqué l'autre jour d'une manière injustifiable, notre ami M. J. A. Charlebois, ex-officier-réviseur de cette division électorale.

Le Canadien de samedi, expose parfaitement toute l'inanité et le mal fondé des accusations portées contre M. Charlebois.

" Nous regrettons que M. Langelier ait jugé à propos de censurer à la Chambre des Communes, la conduite de M. Charlebois, ex-officier réviseur de Montmorency, au sujet de certaines corrections faites aux copies des listes lors de l'élection de février. Voici les faits.

" L'original des listes préparées par M. Charlebois, en sa qualité d'officier-réviseur, et écrites de la main même du greffier, contenait quatorze noms d'électeurs de la paroisse de St-Pierre, Ile d'Orléans, et deux noms d'électeurs de la paroisse de l'Ange-Gardien qui, par une erreur cléricale, pouvant arriver à n'importe qui, n'apparaissent pas sur les copies préparées par le greffier de l'officier-réviseur après la révision finale. Informé de cette erreur, qui, nous le répétons, se trouvait sur les copies et non pas sur l'original, M. Charlebois demanda quelques heures pour examiner la loi, et après une étude de la question, il en vint à la conclusion que les copies des listes devaient être corrigées et rendues strictement conformes à l'original. Et cela pour deux raisons : premièrement, parce que tout électeur dont le nom se trouve sur l'original des listes et n'est pas inscrit sur les copies a un recours en dommages contre l'officier-réviseur pour cette omission s'il ne fait pas droit à sa demande ; secondement parce que le dernier amendement à l'acte du cens électoral permettait à l'officier-réviseur de remplir les formalités en dehors des délais fixés par le premier statut.

" Pour plus de sûreté, M. Charlebois crut de son devoir de soumettre la question de droit à l'un des plus éminents jurisconsultes de cette ville, qui tomba d'accord avec lui sur l'interprétation à donner à la loi.

" Pour preuve certaine que ce n'était bien qu'une erreur cléricale, il nous suffit de mentionner le fait que les quatorze noms de St. Pierre étaient tous ceux commençant par la lettre R.

" Si nous en croyons l'Electeur, M. Langelier aurait poussé l'exagération jusqu'à accuser M. Charlebois d'un faux en écriture publique. Comment peut-il avoir ainsi parlé sachant qu'au pied des addenda contenant les noms des électeurs omis dans les copies, l'officier-réviseur

avait inscrit un certificat attestant que ces noms devaient se trouver sur les copies parce qu'ils apparaissent sur l'original définitivement révisé. Ainsi donc M. Charlebois n'a jamais changé les listes, mais il a rendu les copies conformes à l'original. L'original est resté ce qu'il était lors de la révision finale, après la clôture des listes. Personne ne le sait mieux que M. Pacaud, le rédacteur de l'Electeur, parce qu'étant entré par affaire au bureau de M. Charlebois, celui-ci se fit un devoir de lui exhiber l'original des listes contenant les noms qui avaient été omis dans les copies.

" Quant à la théorie de M. Langelier que M. Charlebois ayant offert sa démission comme officier-réviseur le trois de février, il ne pouvait plus agir comme tel, elle n'est pas fondée. Tous les auteurs de droit anglais sont unanimes à déclarer qu'un officier nommé par une commission sous le grand sceau, est tenu d'en remplir les devoirs jusqu'à l'acceptation de sa démission par le souverain, et cela dans l'intérêt public qui pourrait souffrir du fait que l'exécution de la loi serait suspendue par la démission d'un officier auquel la couronne n'aurait pas eu le temps de donner un successeur.

" Qu'auraient dit M. Langelier et ses amis, si lorsqu'ils se sont présentés au bureau de M. Charlebois en février dernier, pour se procurer des listes certifiées, ce dernier les leur eût refusées sous le prétexte qu'ayant offert sa démission, il était inhabile à agir ?

" Croit-on, par exemple, que l'hon. M. Masson a cessé d'être lieutenant-gouverneur parce qu'il a offert sa démission ?

" Ce n'est que le neuf mars dernier que la démission de M. Charlebois fut acceptée et son successeur nommé.

" Nous regrettons cet incident que rien ne justifie. Nous n'avons entendu que des louanges à l'adresse de M. Charlebois au sujet de la manière habile et impartiale avec laquelle il a rempli ses devoirs d'officier-réviseur. M. Langelier lui en a lui-même souvent rendu le témoignage avant et pendant la dernière élection fédérale. Il avait une si grande confiance dans l'esprit de justice de M. Charlebois qu'il n'a pas même cru utile d'assister à la révision finale des listes.

" L'honorabilité de caractère de M. Charlebois, et la position qu'il occupe dans la société et dans sa profession aurait dû le mettre à l'abri d'accusations comme celles que M. Langelier a eu le tort de proférer à la Chambre des Communes."

Nous concourons pleinement dans ces observations de notre confrère. Elles sont parfaitement justes, et mettent les faits dans leur vrai jour.

Tous ceux qui connaissent M. Charlebois en conviendront comme nous.

Nouvelle bouée

L'ancienne bouée placée au bout ouest de la batture de l'île Madame va de suite être remplacée par une bouée lumineuse.

ITINERAIRE

DE LA VISITE PASTORALE DE 1887, dans l'archidiocèse de Québec

1.—S. Nicolas.....	Lundi	6, 7 juin
2.—S. Etienne.....		7, 8 "
3.—S. Agapit.....		8, 9 "
4.—S. Apollinaire.....	Flle-Dieu	9, 10 "
5.—S. Antoine.....		10, 11 "
6.—S. Croix.....		11, 12 "
7.—Lotbinière.....	Dim.	12, 13 "
8.—Ste Emmélie.....		13, 14 "
9.—S. Jean Deschailons..		14, 15 "
10.—Ste Philomène.....		15, 16 "
11.—S. Edouard.....	Jeudi	16, 17 "
12.—S. Flavien.....		17, 18 "
13.—Ste Agathe.....		18, 19 "
14.—Ste Anastasie.....	Dim.	19, 20 "
15.—Inverness et Leeds....		20, 21 "
16.—S. Pierre Baptiste.....		21, 22 "
17.—Ste Julie.....	Mercredi	22, 23 "
18.—N. D. de Lourdes....		24 "
19.—S. Calixte.....		24, 25 "
20.—Ste Sophie.....		25, 26 "
21.—S. Ferdinand.....	Dim.	26, 27 "
22.—S. Adrien.....		27, 28 "
23.—S. Alphonse et S. Désiré.....		28, 29 "
24.—S. Cœur de Marie....		29, 30 "
25.—S. Cœur de Jésus....	Jeudi	30, 1 juill.
26.—S. Pierre de Broughton		1, 2 "
27.—S. Séverin.....		2, 3 "
28.—S. Elzéar.....	Dim.	3, 4 "
29.—S. Sylvestre.....		4, 5 "
30.—S. Patrice.....		5, 6 "
31.—S. Giles.....		6, 7 "
32.—S. Narcisse.....	Jeudi	7, 8 "
33.—S. Bernard.....		8, 9 "
34.—S. Isidore.....		9, 10 "
35.—S. Lambert.....	Dim.	10, 11 "
36.—S. Jean-Chrysostôme..		11, 12 "
37.—S. Romuald.....		En septembre,
38.—S. David.....		"
39.—N.-D. de Lévis.....		En octobre.

Son Eminence sera accompagnée par le Rév. Père A. Côté, S. J., et par le Rév. M. A. G. Brousseau, vicaire à N.-D. de Lévis, comme confesseurs.

Le 23 juin, le Rév. M. M.-T. Labrecque, du Séminaire de Québec, remplacera M. Brousseau.

Le Rév. Père Mayeur, O. M. I., et le Rév. M. W. Plaisance, vicaire à St-Roch de Québec, précéderont Son Eminence dans les différentes paroisses pour préparer les enfants qui devront être confirmés.

Le 20 juin, le Rév. M. J. D. Beaudoin, du Séminaire de Québec, remplacera le Rév. Père Mayeur, et le 27 juin, le Rév. M. Feuiltault, aussi au Séminaire, remplacera le Rév. M. Plaisance.

Le Rév. M. B. P. Garneau, assistant-secrétaire de l'Archevêché, remplira les fonctions de Maître des cérémonies.

Chambre des Communes

Ottawa, 6 juin.

L'Orateur ouvre la séance à 3 heures.

Sir John a proposé, secondé par l'hon. M. Laurier, qu'une adresse soit envoyée à Sa Majesté la reine à l'occasion du cinquantième anniversaire de son accession au trône d'Angleterre. En secondant l'adresse, M. Laurier a fait un discours.

Une fois l'adresse votée, tous les députés se levèrent et chantèrent en chœur le *God Save the Queen*.

En réponse à M. Laurier, le ministre de la justice a dit que le gouvernement n'avait pas l'intention de payer les porteurs de la *Briton Medical and general life association* avant que les tribunaux en aient décidé.

AVIS AUX MERES

Le "syrup calmant de Mme Winslow" devrait toujours être employé pour la dentition des enfants. Il calme l'enfant, adoucit les gencives, apaise toutes les douleurs, guérit la colique, et est le meilleur remède pour la diarrhée. Vingt cinq cents la bouteille.

Québec, 4 mai 1887—lan

GARDEZ VOS PLEURS

L'Electeur essaie de masquer l'angoisse que lui cause la retraite de M. Blake, par des considérations élégiaques sur la dislocation prochaine du gouvernement fédéral.

Sir John s'en va, Sir Charles s'en va, M. Chapleau s'en va, c'est un sauve-qui-peut général, s'écrie l'organe rouge.

Pardou, messieurs, vous allez trop vite en besogne.

Sir John est frais et vigoureux, comme il y a trente ans. La session qui s'achève l'a vu plus dispos et plus alerte que jamais. Il ira en Angleterre avec Sir Charles Tupper durant la vacance; mais cela ne veut dire en aucune façon qu'il abandonnera le ministère, pas plus que le ministre des finances.

Pour ce qui est de M. Chapleau, si sa santé le force à accepter la position de lieutenant-gouverneur, ce n'est pas là un événement qui doive causer tant d'exultation à la presse libérale.

Non, non, la presse rouge ne doit pas pleurer sur nous. Qu'elle pleure plutôt sur elle-même, sur son parti, à qui la retraite de M. Blake porte le plus formidable coup qu'il ait reçu depuis dix ans.

M. Blake était le drapeau de l'opposition, le lien qui unissait ses différentes fractions. Après lui, l'on tombe à Sir Richard Cartwright, un homme désagréable, fanatique, impopulaire, libre-échangiste, et par dessus le marché, — frémissez *Justice* et *Eten-dard* — un penderd, un bourreau de Riel, complice après le fait, un député qui a voté pour approuver l'exécution de Régina.

Voilà où vous en êtes réduits; voilà l'avenir qui peut vous être réservé. Est-il brillant?

Quant au parti conservateur, il a traversé la plus formidable crise de toute son histoire. Il a triomphé de tous les éléments coalisés contre lui. La session actuelle démontre tous les jours sa force, et manifeste de plus en plus l'étendue de sa victoire. Sa majorité certaine est de près de 40 voix dans la Chambre des Communes.

Non, messieurs de l'Electeur, ne pleurez pas sur nous, mais gardez vos pleurs pour vos propres infortunes.

CHANT LUGUBRE

Voici de quelle façon lugubre, la Patrie envisage la perte immense que fait le parti libéral en perdant M. Blake :

Lancé dans la lutte politique, au détriment de ses intérêts personnels, n'attendant ni richesse ni honneur du pouvoir, car il a l'une et a déjà refusé l'autre; n'attendant rien que le bien du pays, il était en droit de compter sur plus de confiance que les électeurs ne lui en ont montré, la lutte de la corruption contre l'honnêteté et le triomphe de la première a été le coup de grâce donné à ses illusions sur la renaissance d'un esprit public honnête au Canada.

Il se retire, pour le moment, dans notre Province de Québec qui a si bien répondu à son appel aux dernières élections et nous espérons qu'il y retrouvera la santé comme il est sûr d'y rencontrer des sympathies, le respect et l'admiration de tous.

Maintenant le parti libéral ne doit pas

se laisser abattre.

Le coup est rude, bien rude, mais il nous faut le surmonter.

Il ne faut plus compter d'ici à la fin de la session compléter l'organisation du parti.

Mais après, nous avons un an devant nous pour réparer cette brèche faite dans nos rangs et nous nous y mettrons avec courage.

Les italiques sont de nous.

Comme on le voit, ce n'est pas gai.

"Le coup est rude, bien rude;"

oui tellement rude qu'il pourrait bien disloquer complètement l'opposition.

Battue à plates coutures au 22 février, blessée à mort par la perte de son chef illustre, elle voit s'écrouler ses dernières espérances d'avenir.

PAS UNE REPONSE

Nous avons défié l'Electeur de nous citer un seul vote de M. Mercier contre la vente du chemin de fer du Nord, et l'Electeur nous déclare de nouveau que M. Mercier n'a jamais favorisé cette vente, que l'accusation portée par le *Canadien* est fautive, et qu'il n'existe ni vote, ni discours de M. Mercier en faveur de la transaction.

Ceci n'est pas une réponse. Durant la session de 1882, il s'est pris sur cette question de la vente, la plus importante de toutes, une longue série de votes, et M. Mercier qui était alors député s'est toujours absenté pour ne pas voter, à part un seul vote que nous avons mentionné samedi.

Voilà la vérité puisque l'Electeur, ne veut pas la dire.

Non seulement M. Mercier a favorisé cette transaction en s'abstenant de voter, mais nous affirmons de plus qu'au début de la campagne électorale de 1881, il déclarait à Montréal que le gouvernement devait vendre le chemin et que si l'on pouvait en obtenir le montant que le gouvernement annonçait alors lui avoir été offert, \$8,000,000, ce serait une bonne transaction. Or le chemin a été vendu \$7,500,000 tout près du chiffre mentionné par M. Mercier.

Informé que le contrat de vente avait été passé, M. Mercier ajoutait même que M. Chapleau avait accompli un acte dont tout le pays devait lui savoir gré.

Et malgré tout cela, l'Electeur aurait encore l'effronterie de soutenir que M. Mercier n'a pas favorisé cette vente!

Voici maintenant comment le confrère explique le vote de M. Mercier contre l'amendement Gagnon :

L'hon. Mercier se croyait suffisamment renseigné sur les intrigues et les circonstances dans lesquelles la vente avait été faite.

Il différait d'opinion sur ce point avec M. Gagnon, et voilà pourquoi il a voté contre la proposition de ce dernier.

Au reste, comment peut-on interpréter comme un acte favorisant une transaction, un vote incident donné cinq ou six semaines après cette transaction? En fait c'est le 14 avril 1882 qu'est venue la motion Gagnon et le contrat de la vente du chemin de fer du Nord avait été passé le 4 mars précédent.

Cette explication est souverainement ridicule.

Si M. Mercier a voté contre l'amendement de M. Gagnon c'est qu'il approuvait la manière dont le gouvernement avait conduit les négocia-

tions pour la vente du chemin, et on a le droit d'en conclure qu'il approuvait aussi la vente.

Si au contraire il désapprouvait cette vente, c'était un devoir pour lui de donner ce vote, le seul qu'il ai donné, contre le gouvernement.

Il n'y a pas à sortir de là.

VISITE PASTORALE

DE MGR DES TROIS - RIVIERES

Sa Grandeur Mgr des Trois-Rivières est partie hier pour sa visite pastorale.

M. le Chanoine J. C. Prince accompagne Sa Grandeur pendant cette visite dont voici l'itinéraire :

St-Etienne et les Forges.....	6	7	8	Juin
St-Boniface et St-Mathieu.....	8	9	10	"
St-Flore.....	10	11	12	"
St-Jacques.....	12	13		"
St-Tite.....	13	14	15	"
St-Thécle.....	15	16		"
St-Stanislas et St-Adolphe.....	16	17	18	"
St-Prosper.....	18	19	20	"
St-Anne.....	20	21	22	"
St-Geneviève.....	22	23	24	"
St-François-Xavier.....	24	25	26	"

Retour aux Trois-Rivières

St-Madeleine du Cap.....	2	3	4	Juillet
St-Maurice.....	5	6	7	"

La banque de Montréal

A l'assemblée annuelle des directeurs de la banque de Montréal, l'état des opérations de l'année, accuse une balance sur les profits et pertes au 30 avril 1886 de \$525 545-25.

Les profits de l'année expirée au 30 avril dernier, après en avoir déduit les frais d'administration et fait toutes les provisions nécessaires pour les dettes passives, mauvaises et douteuses, ont été de \$1 520 195-10. De ce montant il faut déduire pour le dividende de 5 p. c. payé le premier juin 1886, \$600 000 une égale somme pour celui du premier juin 1887 et \$240 000 pour le bonus de 2 p. c. du premier juin 1887, soit en tout \$1 440 000.

Il reste au compte des profits et pertes une balance de \$605 740 35.

En proposant l'adoption du rapport, Sir Donald Smith fit remarquer que l'état prospère de la banque tel que constaté par le rapport ne surprenait personne. D'après lui les dividendes de 120/100 (2 dividendes de 40/100 et un bonus de 20/100) sont une preuve du bon fonctionnement de la banque et de la judicieuse administration des affaires.

Il dit que \$43,000 à \$45,000 ont été donnés aux divers employés de la banque à l'occasion du jubilé de la Reine.

Le rapport a ensuite été adopté.

Puis on a élu directeurs pour l'année courante : Sir Donald A. Smith; et MM. W. C. MacDonald, E. B. Greenshields, Gilbert Scott, G. A. Drummond, Hugh McLelan, A. B. Patterson, A. Murray et hon. John Hamilton.

Le grand obstacle au travail

UN NOUVEL APERÇU DU SUJET

Il serait intéressant de connaître la somme de puissance productrice retirée annuellement de la somme totale de travail humain par la maladie, et le montant restitué annuellement au même travail par le traitement médical; mais les détails se rapportant à ce retrait et à cette restauration de forces seraient d'un bien plus grand intérêt, si on pouvait s'en assurer. Avec de telles informations nous pourrions déterminer les valeurs relatives des médicaments usités, et tout en rejetant les rebuts, adopter et administrer les seuls vrais spécifiques.

Dans quelques uns des districts de l'Inde, où d ans certaines saisons une

grande partie de la population est accablée par la fièvre et autres maladies propres à ce climat alternant entre une extrême chaleur et des pluies excessives, des enquêtes sur les statistiques de la nature que celles déjà suggérées, et le résultat découvre le fait remarquable que les remèdes d'HOLLOWAY sont décidément les médecines les plus fiables pour les maladies de cette classe.

Il est établi que parmi les personnes qui s'en servent dans la première période de la maladie, très peu ont jugé nécessaire d'abandonner leurs occupations journalières; et que parmi les malades qui y ont eu recours dans la période critique de leur mal, un plus grand nombre ont été guéris par elles que par toutes les autres préparations combinées. Considérant en l'absence de témoignage à l'encontre que cette assertion est vraie, l'immense popularité acquise dans l'INDE OCCIDENTALE par les PILULES et l'ONGUENT d'HOLLOWAY, n'est pas surprenante. Le prestige de leur réputation en Angleterre et ses grandes et lointaines colonies, a pu servir favorablement à leur introduction, mais comme nous les trouvons après quarante ans A LA TETE DES MÉDICAMENTS dans toutes les parties du monde, on arrive à la conclusion inévitable que leur renommée s'est accomplie d'elle-même.

Présumant que nos lecteurs savent ce qui leur convient, et peuvent distinguer un remède d'un poison, ou d'une médecine négative qui ne leur fera ni bien ni mal, nous les félicitons d'avoir eu la sagesse d'adopter deux curatifs annoncés de préférence à des remèdes de nulle valeur non annoncés qui n'ont aucun titre à la considération excepté par l'ancienneté et leurs antécédents.

Nous avons, comme il convient, le respect le plus sincère pour de tels monuments du passé qui le méritent, mais nous n'avons pas la plus légère vénération pour les antiquités erronées, dans la catégorie desquelles sont comprises une foule de prescriptions régulières.— *Launceston Advertiser.*

Amérique

New-York, 4.—Reid, rédacteur de la *Tribune* a été dangereusement malade des fièvres typhoïdes depuis quelques semaines. Il est maintenant hors de danger.

New-York, 4.—La rumeur que le cardinal Gibbons était mort sur l'*Umbria*, de la ligne Cunard, durant la traversée, vient de ce que ce steamer portait un pavillon à mi-mât en passant à Sandy Hook pour indiquer qu'il avait pris un pilote.

Le cardinal est arrivé ce matin sur l'*Umbria*. Il a été chaleureusement reçu et conduit à son palais par un comité influent de catholiques.

New-York, 4.—M. O'Brien a reçu aujourd'hui une députation de Tammany Hall avec des résolutions adoptées à Wigwan et protestant contre la conduite des amis de lord Lansdowne au Canada. O'Brien a remercié la députation.

M. O'Brien n'a pas voulu prendre part à la démonstration organisée en son honneur, et se composant du 69^e régiment, des sociétés irlandaises et des unions de travail, parce que, dit-il, n'est venu sur ce continent qu'en vue de soulager les pauvres d'Irlande. Henry George, Dr McGlynn et d'autres chefs socialistes étaient de la démonstration.

San Francisco, 5.—Des dépêches privées annoncent que le gouvernement de la Nouvelle-Zélande a été renversé lors d'un vote d'essai pris au parlement mercredi dernier. Le ministère s'est démis de suite, le parlement a été dissous et un appel au peuple décidé. Les élections sont fixées en septembre prochain.

Ces dépêches ne font pas connaître la question qui a amené la chute du ministère, mais on suppose que c'est une question financière.

Chicago, 4.—La réunion annuelle de la société médicale américaine sera tenue en cette ville, mardi prochain, et sera en session jusqu'à vendredi. De 1000 à 1500 médecins et chirurgiens y seront présents.

Key West, 4.—Deux nouveaux cas de fièvre jaune depuis hier mais pas de décès. Le nombre total des cas est de 15 dont 3 convalescents, 8 malades et 4 décès. Les autorités civiques ont demandé aux personnes non habituées au climat de quitter la ville.

AGRICULTURE

L'Etendard d'hier contient un excellent article intitulé "L'œuvre". C'est l'agriculture, l'œuvre nationale par excellence, qui fait le sujet de commentaires très sérieux de la part de notre confrère. Le Courrier a déjà traité à maintes reprises cette question importante. Dès 1880 il s'est fait l'apôtre des cercles agricoles. Depuis lors des associations de ce genre se sont établies dans un grand nombre de paroisses. Souvent nous avons insisté pour que le gouvernement les encourageât de quelque façon, soit en leur octroyant un léger subside annuel, soit en nommant des conférenciers payés à même les deniers publics. Notre voix n'a pas eu tout l'écho que nous étions en droit d'attendre, et l'encouragement que le public agricole pouvait justement espérer.

Il est question à l'heure qu'il est d'organiser un nouveau département agricole. Nous partageons entièrement la manière de voir de notre confrère à ce sujet quand il dit :

"La première condition de succès, dans l'œuvre de progrès agricole et colonisateur entreprise, c'est donc la composition pour former le nouveau ministère agricole, d'un personnel qualifié sous tous les rapports pour servir le mieux possible les intérêts de l'agriculture et de la colonisation ; un département administratif qui ne soit pas une usine à patronage et à manigances politiques, mais, au contraire, une haute faculté de l'art agricole et colonisateur, où l'on élaborera les meilleurs systèmes, propres à l'amélioration de notre agriculture ; où l'on s'occupera de coloniser à la façon de Colbert, de Champlain, de Maisonneuve etc."

D'après l'Etendard donc, le gouvernement, s'il est sincère dans l'appui qu'il entend donner à l'agriculture, devra mettre de côté toutes préférences politiques dans le choix des officiers nouveau du département. S'il agit autrement, il ira à l'encontre de la cause agricole. Faisons de la bonne agriculture, voilà le point.

Mariage fashionable

Un mariage très fashionable a été célébré mardi dernier, à Ste-Anne la Pocatière. M. Edouard Taschereau, avocat de Québec, et fils de l'honorable J. T. Taschereau, juge en retraite de la Cour Suprême, conduisait à l'autel Mademoiselle Marie Clara Amélie, fille de l'honorable M. Elizée Dionne, seigneur de Ste-Anne et Conseiller Législatif.

La cérémonie a eu lieu à l'église de Ste-Anne. Son Eminence le cardinal archevêque Taschereau, oncle du marié, accompagnée des révérends M. Emile Dionne, professeur au Collège de Ste-Anne, et M. Alfred Dionne, vicaire au Cap St-Ignace, tous deux frères de la mariée, a donné la bénédiction nuptiale.

Le Rév. M. Poiré, curé de la paroisse, Mgr Têtu de l'Archevêché de Québec, les Révds MM. Têtu, professeurs au collège, le révérend M. Marcoux, vicaire à la paroisse, étaient présents au chœur. En l'absence de l'hon. J. T. Taschereau, à qui l'état de santé ne permettait pas de se rendre à Ste-Anne, c'est son fils M. le juge Henri Taschereau, qui servit de père au marié.

Après la messe, Son Eminence, et les invités appartenant aux familles Taschereau, Têtu et Dionne se rendirent au manoir seigneurial où fut servi le déjeuner.

A 10.30 les nouveaux mariés prirent

le train express de l'Intercolonial en tour de noces pour St Jean, N. B. Portland, Boston et New-York. Ils reviendront par Montréal.

Nos meilleurs souhaits de bonheur les accompagnent.

Chambre des Communes

31 mai.

A l'ouverture de la séance cet après midi, M. Moffatt, le nouvel élu de Ristigouche, a été présenté à la chambre par Sir John et M. Burns.

Avant de procéder à l'ordre du jour, M. Weldon est revenu à la charge au sujet de l'élection de Queen. Il a fait une motion à l'effet que la chambre, après avoir entendu la preuve faite par Dunn l'officier rapporteur, est d'opinion que le dit Dunn aurait dû proclamer M. King élu au lieu de Baird, s'il a des explications à donner, de le faire de suite et de sortir de la chambre. A la demande de Sir John, le débat sur la motion Weldon a été ajourné à demain.

Plusieurs bills publics ont subi leurs seconde et troisième lectures.

A l'ouverture de la séance ce soir, M. Mills a donné lecture à la chambre de la circulaire suivante adressée par M. Chapleau à tous les officiers reviseurs.

Ottawa, 26 mai 1887.—Une mesure va être introduite en chambre concernant la révision des listes électorales. Ne faites aucune dépense et ne procédez point à la révision. Je vous donnerai plus tard d'autres instructions.

(Signé) J. A. CHAPLEAU.

La chambre s'est formée ensuite en Comité sur les subsides. Plusieurs items sont adoptés, et la chambre s'ajourne à minuit.

1er juin.

Un état produit aujourd'hui à la demande de M. McMullen fait voir que 38 officiers du service civil ont été mis à la retraite dans le cours de l'année dernière.

Six de ces vacances ont été remplies par des promotions et les 31 autres par de nouveaux employés.

M. C. Beausoleil, le député de Berthier, a donné avis d'une motion favorisant l'Union Commerciale avec les Etats-Unis. Un grand nombre de députés de toutes les provinces maritimes et de Québec, doivent appuyer fortement la proposition du député de Berthier.

En réponse à M. McMullen, le ministre de la justice a déclaré que les statuts révisés ne seraient pas distribués aux juges de paix, mais qu'un abrégé contenant les lois criminelles leur serait adressé.

En réponse au Dr Rinfret, Sir John a dit que M. Masson avait offert sa résignation pour cause de santé, qu'il n'avait pas demandé de congé et que sa résignation n'avait pas encore été acceptée par le gouvernement.

Sir Charles Tupper a répondu à M. Mitchell que le gouvernement impérial et le gouvernement fédéral faisaient conjointement des efforts pour régler la question des pêcheries, mais que pour des raisons d'Etat il ne pouvait donner plus de renseignements aujourd'hui.

Le premier ordre du jour était la motion Weldon relativement à l'élection de Queen. M. Baird a parlé au-delà d'une heure pour s'expliquer la position qu'il occupe en Chambre. Éu terminant, il a déclaré qu'il était prêt à résigner son siège et est sorti de la Chambre. C'est l'hon. M. Thompson qui a pris la parole après M. Baird et il a prétendu que la Chambre n'avait rien à voir dans cette question qui était du ressort exclusif des tribunaux. Le ministre de la justice a terminé ses remarques en proposant un amendement à la motion Weldon à l'effet que le rapport du comité des privilèges et élections soit adopté.

M. Davies à la séance de ce soir proposa un sous amendement à l'effet que l'officier rapporteur soit de nouveau traduit à la barre de la chambre et reçoive instructions d'amender son rapport et de déclarer M. King élu.

MM. Weldon, Girouard, Amyot, Casey, O'Brien, Freeman, Moncreif, Lister, Gilmour, Hudspeth, Desjardins, Paterson (Essex), Ellis, Cockburn, prennent la parole.

Le vote sur l'amendement Davies don

ne 19 de majorité au gouvernement. 85 pour, 104 contre.

Le vote sur l'amendement Thompson donne 20 voix de majorité au gouvernement. 105 pour, 85 contre.

Ottawa, 2 juin.

Sur motion que la Chambre se forme en comité des subsides, M. Amyot qui avait des griefs personnels d'un caractère semi-militaire, a attaqué Sir Adolphe Caron, prétendant qu'il avait constamment cherché à détruire la réputation du 9e bataillon. M. Amyot a parlé de la manière dont il avait été traité depuis que la question Riel avait été agitée.

Sir Adolphe Caron a cité certaines expressions de M. Amyot qui prétendait que notre milice n'était bonne qu'à prendre charge des provisions et que les bouviers (Cow Boys) devaient occuper des sauvages et des métis. "Un homme, dit-il, qui a de telles idées, a mauvaise grâce à se constituer le défenseur de la milice du Canada. M. Amyot a prouvé qu'il était très capable de diffamer, mais non de défendre notre milice.

M. Amyot a toujours été malheureux dans ses attaques contre Sir Adolphe et il a toujours eu la plus mauvaise part.

Amérique

Mexico, 2.—D'après un journal républicain, les cléricaux seraient bien organisés pour renverser la république et donner le pouvoir à Don Carlos.

Philadelphie, 2.—Le révérend John Cox, prêtre desservant de l'église de Notre-Dame de Visitation, s'est noyé hier dans la Delaware, la chaloupe dans laquelle il était ayant chaviré. Le Révd. John F. Donnelly qui se trouvait avec lui a été sauvé par un remorqueur.

New-York, 2.—M. O'Brien accompagné de cinq membres du comité de réception qui sont allés, cette après-midi, à sa rencontre à New-Haven et M. Kilbride sont arrivés ce soir à Hoffman House.

La réception faite ce soir à l'Académie de Musique a été immense. La salle n'avait pu contenir tout le monde arrivé dès même l'après-midi.

O'Brien fut vivement acclamé lorsqu'il apparut sur la scène.

Il a dit qu'il était complètement rétabli des fatigues et des attaques faites sur lui lors de sa mission au Canada. Il a aussi parlé des succès de sa mission dans les villes limitrophes de la frontière.

Le juge Brown qu'on avait choisi comme président de l'assemblée, prononça un discours d'introduction en quelques mots.

Après O'Brien, Kilbride prononça un discours dans lequel il donna une idée du "plan de campagne." L'assemblée se dispersa à 11 heures p. m.

Des lettres d'excuses avaient été envoyées par plusieurs personnes en l'absence de l'archevêque Corrigan.

Washington, 3.—La fièvre jaune qui vient de se déclarer à Key West cause bien des craintes. Le service de l'hôpital de la marine a envoyé tous les secours possibles en lits et remèdes. Quant à adopter des mesures de rigueur pour empêcher cette maladie de se propager, il ne le peut tant que les autorités de l'Etat de Key West n'auront pas demandé de l'aide au gouvernement de la nation.

New-York, 23.—M. O'Donovan Rossa a demandé au surintendant de la police hier de la protection parce que, dit-il, on a formé un complot pour se débarrasser de lui.

ORDINATIONS

Son Eminence le Cardinal Taschereau a ordonné prêtres ce matin à la basilique les MM. suivants :

Jean Pierre Grondin, Charles Florence, Lucien Gauvreau, Louis (Aloysius) Rosario Morissette, Louis Albert Ravoysé-Rousseau, Joseph Alfred Adélar Castonguay, Joseph Elisée Benjamin Levasseur, Joseph Eugène Hudon, Joseph Clovis Arsenault, Irénée Stanislas Lecours, Patrick O'Reilly, du diocèse de Québec.

André Guillaume Lyonnais, (du diocèse d'Ottawa.

L'INDEMNITÉ DES DÉPUTÉS

Nous lisons dans le Progrès de Valleyfield, journal libéral qui a appuyé de toutes ses forces la candidature de M. Bisson, M. P. P., aux dernières élections :

Les membres de l'Assemblée législative viennent d'augmenter leur indemnité de \$200 00 pour cette année. Nous avons été surpris de voir que M. Bisson, qui a si souvent reproché à M. Bergevin d'avoir augmenté par son vote son indemnité, ne se soit pas opposé à ce que le gouvernement Mercier, de fait toute la députation, votât pareille augmentation lorsque la province est à faire un emprunt de près de quatre millions.

M. Bisson nous a déjà fait perdre le comté de Beauharnois, en 1878, par des votes de cette espèce ; il serait bon pour ce monsieur d'être sur ses gardes à l'avenir, car lorsqu'on est député il faut s'oublier soi-même et bien se rappeler les grands principes qui doivent guider les hommes publics : il faut surtout être logique et ne pas oublier la parole de la paille et de la poutre. Ceci est dit de bonne part : les hommes passent mais les principes restent. D'ailleurs, M. Bisson connaît le proverbe "qui aime bien châtie bien" aussi attention à l'avenir et soyons logique

Vous voilà bien averti, M. Bisson. Soyez logique, c'est-à-dire, mettez d'accord vos actions avec vos paroles.

Passez par là, sinon prenez la porte.

LA TAXE SUR LE FER

Les nouveaux droits imposés sur les fers par le gouvernement du Canada n'émeuvent guère le parlement britannique, qui ne tient pas à s'occuper de nos affaires plus que de raison, si nous en jugeons par la teneur de la dépêche suivante qui fait le tour de la presse à l'heure qu'il est :

"Jeudi dernier, à la Chambre des Communes, en Angleterre, lord Claud-Hamilton a posé une question au gouvernement au sujet des droits additionnels imposés sur le fer par le Canada. Le gouvernement a répondu qu'il n'avait pas reçu avis officiel d'une pareille modification de tarif, et que même dans ce cas il ne ferait pas de représentation au gouvernement canadien.

"La Chambre de Commerce de Liverpool a nommé une députation pour protester auprès du gouvernement contre le tarif canadien qu'elle dit devoir être la ruine du commerce anglais avec le Canada.

"Le sentiment général est que la surtaxe sur les fers anglais est le coup de mort du projet de fédération impériale."

A PROPOS DE LORD LANSDOWNE

La malle d'Europe nous a apporté la carte postale qu'on va lire ci-après, textuellement :

"Rue du Chapelain, 14,
"Anderlecht,
"viâ Bruxelles.

Monsieur,

"Je suis ancien tenant de Lord Lansdowne sur sa propriété de Kerry. Là, presque tous les tenants sont payés. Il a toujours été bon Landlord.

"Où il s'est fait des évictions c'est bien connu que tout ses tenants furent des grands fermiers. Ils peuvent payer et ils l'auraient fait, sans la League.

"S'il y avait des pauvres là, c'étaient des subtenants, et avec eux, notre gouverneur n'a rien à faire. Ce sont les fermiers qui les ont fait partir.

"A vous,
"Audi Alteram Partem"

Le nom propre de l'auteur nous est donné en toute lettre.

LA MAJORITE REELLE DE GOUVERNEMENT

L'Electeur prend occasion du vote donné aux Communes sur l'affaire du comté de Queen, pour tenter de faire croire au public que la majorité du gouvernement ne dépasse pas en réalité dix-neuf.

"Voilà bien, dit-il, la mesure exacte de la force du gouvernement dans la nouvelle chambre. C'est celle que nous avions prévue avant l'ouverture de la session, et ce n'est pas une majorité de gouvernement."

N'en déplaise à l'Electeur, cette majorité de 19 n'est pas la véritable. Nous allons lui en donner la preuve.

Il y a eu 189 députés qui ont voté sur l'amendement Davies. Vingt-cinq manquaient donc lors du vote. Sur ces vingt-cinq, il y avait 17 conservateurs et six libéraux.

Les conservateurs étaient : Bergeron, Burns, Chapleau, Costigan, Denison, Coursol, Labrosse, Kirkpatrick, Joncas, Shenly, Wallace, Tupper, McMillan, Bell et Pope. Deux comtés conservateurs, Queen et Digby n'étaient pas représentés, M. Baird ne pouvant donner son vote, et M. Campbell étant décédé. Notons en outre que deux députés conservateurs, MM. Paterson (Essex) et Boyle élus comme conservateurs, et appuyant d'ordinaire le gouvernement, ont voté avec l'opposition.

Il y avait donc 19 conservateurs qui pour diverses raisons, ou n'ont pas voté, ou ont voté contre le gouvernement.

Du côté des libéraux six seulement n'ont pas voté.

Si le vote eût été complet, le gouvernement aurait eu une majorité de TRENTE, sa majorité à peu près exacte. Qui en face de ces faits aura l'audace de soutenir, comme l'Electeur, que le gouvernement est sur un volcan ?

Sur une question comme celle de l'élection de M. Baird dans Queen's, il est arrivé que deux conservateurs se sont détachés de la masse. Ils ont eu sans doute des motifs graves pour en agir de la sorte. Mais il est parfaitement connu que MM. Paterson et Boyle sont de francs conservateurs, et qu'il n'ont nullement l'intention de s'agréger au parti libéral qui n'a même plus de chef pour le guider.

CONSECRATION D'UNE EGLISE

La cérémonie de la consécration de la nouvelle église catholique de Longueuil et qui est une des plus belles églises de la province a eu lieu hier. Elle s'est faite avec beaucoup de pompe et de solennité.

Nos Seigneurs les archevêques Taché, de Saint-Basile; Duhamel, d'Ottawa; les évêques Lafèche, des Trois-Rivières; McNeirny, d'Albany; Antoine Racine, de Sherbrooke; Cleary, de Kingston, Ont.; Hawkins, de Providence, R. I., assistés d'un nombreux clergé, ont présidé aux cérémonies de la consécration de l'église de Longueuil.

Le maître autel fut consacré par Sa Grandeur Mgr Fabre, archevêque de Montréal.

L'autel de l'assomption de la Ste-Vierge, par Sa Grandeur Mgr Duhamel, Archevêque d'Ottawa.

L'autel Ste-Anne, par Sa Grandeur

Mgr Racine, évêque de Sherbrooke.

L'autel St-François d'Assise par Mgr Lafèche, évêque des Trois-Rivières.

Après la consécration la messe fut dite à chacun des autels par les mêmes évêques.

Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, prononça le sermon.

Le 9e Bataillon et son Colonel

M. Amyot ne laisse passer aucune occasion de se rendre ridicule. Quand il ouvre la bouche en Chambre, ce qui ne lui arrive pas souvent, c'est pour défendre la cause de son bataillon que personne n'attaque. Il a la manie de croire que le ministre de la milice a des griefs contre le 9e, et qu'il veut se venger en lui créant des misères. Toute cette mise en scène du bouillant colonel lui a valu déjà une couple de rebuffades qui devraient l'engager pourtant à ne pas la renouveler.

Tout dernièrement encore le député de Bellechasse a jugé bon de vanter en Chambre le patriotisme de nos Voltigeurs, et il attaque Sir A. P. Caron en se livrant à des personnalités regrettables. L'honorable ministre lui a répondu à peu près dans les termes suivants :

C'est la seconde fois que le vaillant colonel du 9e bataillon appelle l'attention de la Chambre sur les services qu'il a rendus au pays. Lui qui m'accuse de persécuter un bataillon de ma propre province, est bien le même colonel cependant qui prétendait naguère que nos volontaires n'étaient pas bons à autre chose qu'à garder les provisions. C'est bien lui aussi et non pas moi qui voulait que les cowboys prisent la place de ses soldats. Si le 9e bataillon a été insulté par quelqu'un c'est par lui et non par moi.

Je suis aussi sympathique au 9e bataillon aujourd'hui que par le passé, et je serai toujours prêt à répondre aux accusations de M. Amyot.

Sir A. P. Caron a eu cent fois raison de dire que "si le 9e bataillon a été insulté par quelqu'un, c'est par son colonel." En effet, M. Amyot ne doit pas avoir oublié un certain procès au cours duquel *quelqu'un* a mis tout en œuvre pour prouver devant la Cour que certains officiers du 9e bataillon n'avaient pas tenu au Nord-Ouest une conduite absolument irréprochable. Où était alors l'honneur du bataillon ? Est-ce le colonel qui en a été le champion ?

O'Brien à New-York

New-York, 3 juin.—La réception officielle d'O'Brien hier soir, à l'Académie de Musique, a été l'une des plus grandioses que la métropole américaine ait encore vues.

La foule était énorme et l'enthousiasme indescriptible.

O'Brien était accompagné de Son Honneur le maire Hewitt, de Mgr O'Farrell, évêque de Trenton, du Rév. M. Dealy, supérieur du collège de St-Jean, Fordham, et d'une douzaine d'autres ecclésiastiques distingués, de l'hon. W. E. Robinson, de l'ex-maire Grace, etc.

Le juge Brown fut choisi comme président.

Des lettres de regret et de sympathies de la part de l'ex-sénateur Conkling, de l'ex-gouverneur Hoadley, du gouverneur Hill, de l'archevêque Corrigan, furent lues à l'assemblée.

Après le discours d'O'Brien, des résolutions énergiques furent adoptées pour dénoncer la conduite de Lansdowne et des orangistes de Toronto et de Kings-

Dépêches générales

Paris, 31.—M. Rouvier a fait sa déclaration ministérielle à la chambre des députés cette après-midi. Il dit que sa politique étrangère serait ferme et prudente; que les préparatifs pour l'exposition de 1889 seraient poussés avec vigueur. Il a été fréquemment applaudi par les députés du centre et souvent interrompu par ceux de la gauche.

M. Rouvier a dit que le ministère allait appliquer d'une manière ferme la législation relative à l'éducation.

Quant à l'économie dans les dépenses publiques, le ministère se propose de faire des retranchements au montant de 60 millions de francs.

M. Millerand a alors proposé une résolution de manque de confiance dans le gouvernement. Elle a été repoussée par un vote de 385 contre 139.

M. Rouvier a proposé alors l'ordre du jour et sa proposition a été adoptée par un vote de 384 contre 156, et cela au milieu des applaudissements enthousiastes du centre.

Le général Ferron a promis qu'il ferait connaître franchement son opinion sur le nouveau projet de loi militaire quand cette mesure serait soumise à la discussion. Il a dit que le gouvernement aurait décidé en faveur du service militaire pour trois années et applicable à tous sans même en excepter les séminaristes, les professeurs ou autres.

Il a déploré l'insuffisance de l'effectif militaire en temps de paix et a insisté sur la nécessité d'augmenter la force de chaque compagnie en en réduisant le nombre.

Les députés de la droite comptent que sur les 285 voix en faveur du gouvernement cet après-midi, 130 ont été données par eux. En supposant que cette évaluation fut exacte, le gouvernement n'aurait de majorité purement républicaine que 11 voix.

Près de trois cents jeunes gens se sont réunis cette après-midi aux alentours de la chambre des députés et se sont unis pour crier: "Vive le général Boulanger." La police les a dispersés.

Le général Boulanger, avant de quitter Paris a eu une longue entrevue avec le général Ferron, le nouveau ministre de la guerre.

Berlin, 1er juin.—La joie ressentie en cette ville à propos du renvoi d'office du général Boulanger est plus cachée que manifestée. On a cependant très peu confiance dans la stabilité du nouveau ministère.

Bruxelles, 1er juin.—Un conflit a eu lieu hier au soir entre un parti de socialistes se promenant dans les rues de la ville et la police.

On a fait un grand nombre d'arrestations.

Un ordre a été lancé défendant les rassemblements de plus de cinq personnes.

Londres, 1er juin.—Le sultan de Turquie a cédé l'île de Chypre à l'Angleterre.

Rome, 1er juin.—Une lettre pastorale a été émanée ordonnant qu'une grande messe et un *Te Deum* soient chantés dans toutes les églises catholiques de l'Angleterre à l'occasion du jubilé de la reine Victoria.

Winnipeg, Manitoba, 1er juin.—Une dépêche de Qu'Appelle dit que les Métis et les sauvages de cet endroit se montrent très audacieux. On suppose que c'est Gabriel Dumont qui les pousse à agir ainsi.

Paris, 1er juin.—Le déblaiement des décombres de l'incendie de l'Opéra Comique s'est terminé aujourd'hui. On n'a pas trouvé de nouveaux cadavres.

Le Temps dit que le nombre officiel des cadavres retirés des décombres est de 70 et que sur ce nombre 50 ont été identifiés.

Rome, 2.—L'Osservatore Romano annonce la nomination du cardinal Rampolla, comme Secrétaire d'Etat du Pape.

Paris, 2.—A la Chambre des Députés aujourd'hui, Mgr Freppel a proposé que le débat sur le projet de l'armée fut renvoyé à la prochaine session. "Ce débat, dit-il, serait dangereux, en se plaçant à un point de vue étranger et la France ne doit pas laisser voir sa faiblesse."

M. Rouvier s'est opposé à cette proposition. Il a dit que le gouvernement entendait maintenir sa mesure comme une nécessité dans l'intérêt et pour

l'honneur du pays. (Applaudissements du Centre et de la Gauche.)

La proposition de Mgr Freppel a été rejeté par un vote de 446 contre 60.

Le fonds de secours des victimes de l'Opéra Comique s'élève maintenant à 400,000 francs.

Il est rumeur qu'à la chambre mardi dernier, Clémenceau a censuré le général Ferron, nouveau ministre de la guerre, parce que ce dernier entrait dans le ministère après avoir appelé criminels les auteurs de la campagne du Tonkin. Ferron aurait dit que le gouvernement va ordonner l'évacuation du Tonkin.

Les journaux modérés demandent au ministre de la guerre de contredire cette rumeur.

Londres, 2.—Chamberlain répondant aujourd'hui à une adresse qui lui a été présentée par les libéraux-unionistes de Manchester, a mis en garde les classes ouvrières contre les déclarations de M. Gladstone, qui affirme que la question *home rule* en est une entre les classes ouvrières et leurs patrons. D'après lui ce ne seront pas les autres classes sociales qui souffriront le plus de la politique de Gladstone. Cette politique détruira le pays et ruinera les classes ouvrières.

Il croit que la majorité du peuple est tellement au courant des dangers de la politique de Gladstone qu'aux prochaines élections générales, ce sera un véritable désastre pour le parti de Gladstone.

M. Parnell est de retour en cette ville, et sa santé est de beaucoup améliorée par son séjour de courte durée dans les endroits sur les bords de la mer. Il a convoqué une assemblée de son parti pour lundi afin de discuter les nouveaux amendements à faire à la loi de coercition.

Dublin, 2.—Les évictions ont été recommencées à Bodyke par le shérif qui est rétabli de sa maladie. Il est protégé et escorté par une force de 600 hommes de police et soldats. A une maison où les personnes à l'intérieur s'étaient barricadées, les officiers firent un trou dans le mur et tirèrent. L'excitation est grande dans ce district.

Les conseillers parnellistes de la corporation de Dublin ont choisi M. Sexton comme leur candidat pour la charge de lord maire.

Vienne, 2.—L'empereur François Joseph et le prince héritier assisteront à l'inauguration de la statue élevée à Haydn le compositeur. L'archevêque de Vienne officiera durant la cérémonie religieuse.

Madrid, 2.—Une terrible fléau de sauterelles fait des ravages dans les provinces centrales de l'Espagne. Le nombre de ces insectes est si considérable que des bandes d'ouvriers ont été envoyés pour déblayer les lignes de chemin de fer.

Les moissons sont ravagées d'une manière désastreuse.

Rome, 3.—Le Pape a finalement décidé d'envoyer le cardinal Di Rende en Angleterre pour le représenter à la célébration du jubilé de la Reine.

Rome, 3.—La *Nuova Antologia*, en demandant la réconciliation entre le Pape et le Quirinal, déclare que la réconciliation sera impossible si le Pape demande aucune cession de territoire ou cherche à intervenir dans les libertés existantes des citoyens.

Rome, 3.—A la chambre des députés aujourd'hui, le ministre de la guerre, lors du débat sur la demande d'un crédit de 7,000,000 de livres pour payer les dépenses des troupes en Afrique, a déclaré que le gouvernement était décidé à garder la possession de Massouah, fort important, pour le développement du commerce et l'augmentation de l'influence de l'Italie. Le cabinet, dit-il, considère cette politique nécessaire pour maintenir le prestige de l'armée; un projet de loi dans ce sens doit être promptement adopté et le cabinet en fait une question ministérielle.

Signor Crispi, ministre de l'intérieur, en réponse à signor Martini, à propos des dangers d'une guerre avec l'Abyssinie, a dit que le gouvernement n'avait jamais songé à une guerre de conquête de l'Abyssinie. Il ne veut pas rendre plus forte la position de l'Italie à Massouah.

La chambre a voté le crédit demandé.

Vienne, 3.—La *Allgemeine Zeitung* mentionne un projet dont le but serait de faire du pape le roi de la Palestine, avec garantie de protection pour son

trône par toutes les puissances catholiques.

Dublin, 3.—Les évictions continuent à Bodyke. Les fermiers offrent toute la résistance possible au shérif, aux hommes de police et aux soldats. Ils trouvent des moyens de leur créer de sérieux embarras. Dans quelques-unes des maisons dont les occupants doivent être évincés on a brûlé du poivre de Cayenne. La fumée a failli asphyxier l'huissier exploitant. On jette aussi de l'eau bouillante par les fenêtres sur la tête des évincés.

Michael Davitt qui était présent à ces évictions a demandé au peuple de ne pas user de violence et il a cherché à empêcher un conflit.

Berlin, 3.—Un arrangement vient d'être conclu avec la France pour la fixation de droits de douane uniformes dans les possessions françaises et allemandes de la côte des Esclaves, en Afrique. Les droits sur la poudre, par cent livres anglaises, seront de 2 fr. 62½, sur les fusils de 60 centimes l'un et sur les spiritueux de 4 fr. 50 c. par gallon, suivant le degré d'alcool. Il ne doit pas y avoir d'autres droits de transit et d'octroi à l'intérieur. Les marchandises qui auront payé les droits sur le territoire d'une nation peuvent être importées chez l'autre sans y être soumises à de nouvelles taxes. L'arrangement entrera en vigueur le 1er août et durera deux ans.

Vienne, 3.—L'effondrement des chaussées de la rivière Theiss a été cause que 50 milles de cette contrée ont été inondés. On estime les dommages à \$5,000,000.

Paris, 3.—La République Française faisant des commentaires sur la convention entre l'Angleterre et la Turquie à propos de l'Égypte, dit que la France n'est pas ambitieuse, qu'elle regarde l'Égypte comme un territoire inviolable comme toutes les autres nations.

Paris, 3.—Une dépêche de Bindinah dit que les mandarins et 40,000 habitants du pays ont fait leur soumission auprès du président français. Ils lui ont témoigné allégeance en embrassant la terre suivant leur usage.

Paris, 4.—Le général Ferron, le nouveau ministre de la guerre, a offert au général Boulanger le commandement d'un corps d'armée. Le général Boulanger demande quelques mois de repos.

Le projet de loi imposant une taxe sur les sucres a été adopté aujourd'hui par un vote de 378 contre 177.

—Une évaluation finale porte à 130 le nombre des pertes de vie par l'incendie de l'Opéra Comique. Sur ce nombre, 40 cadavres sont complètement méconnaissables.

Rome, 4.—Le Pape a accordé aujourd'hui une audience à l'archevêque Williams, de Boston.

Saint-Petersbourg, 4.—La Russie défend aux Chinois d'acquérir des terres dans les villes sur la côte du Pacifique. On ne leur permet que de louer des héritages en dehors des villes.

Londres, 4.—Une grande procession en l'honneur de Gladstone a eu lieu à Swansea, pays de Galles, aujourd'hui. M. Gladstone accompagné de plusieurs libéraux importants prit place sur une estrade spéciale du haut de laquelle il vit une foule nombreuse parader devant lui. Il y avait plus de 100,000 personnes et plusieurs musiques.

Berlin, 4.—Le gouvernement de la Hesse suit l'exemple du Gouvernement prussien et cesse d'être en conflit avec le Vatican. Le premier ministre a soumis à la Diète un projet de loi révisant les dispositions relatives à l'éducation du clergé et aux nominations cléricales. Ce projet de loi est acceptable par le Vatican. Cette entente est la conséquence de la communication du premier ministre par l'entremise de l'évêque Haffner et du prince Isenbourg Bostein. Un envoyé spécial fut envoyé de la Hesse à Rome pour soumettre les propositions de la Hesse à une commission de cardinaux.

Berlin, 4.—Depuis que les votes pris à la chambre des députés ont prouvé que la droite entend donner un ferme appui aux républicains modérés, la Gazette de l'Allemagne du Nord, la Kreuz Zeitung et d'autres organes du gouvernement se montrent optimistes et se réjouissent des apparences de paix.

On dit que des avis reçus de l'ambassade allemande à Paris ne sont pas aussi rassurants sur la durée du ministère Rouvier. Cependant on ne permet pas à la presse officielle de publier ces craintes.

On affirme que l'esprit de chauvinisme est pour longtemps au repos avec la retraite du général Boulanger et que, la paix est assurée pour aussi longtemps qu'il sera en dehors du ministère.

On affirme que toutes ces tendances de paix ne sont pas dans un but hostile à la France mais bien dans le but de rendre l'entente avec la Russie plus facile. Bismarck projette une nouvelle alliance de trois empereurs et espère sceller une entente par un traité spécial par lequel l'entente entre l'Allemagne, l'Autriche et la Russie sera meilleure que sous l'ancienne alliance pour laquelle un traité fut préparé mais jamais signé.

Dans les cercles officiels on ne partage pas les sentiments de la presse officielle à l'égard de la Russie.

Bismarck est décidé à se concilier le Czar; en y arrivant il aura enlevé la grande partie des difficultés présentes.

Un premier exemple de cette politique de conciliation est l'acceptation par Bismarck, de l'Ukase restreignant les droits des étrangers en Russie.

Le cabinet autrichien avait demandé à l'Allemagne de s'unir à l'Autriche pour protester contre cet ukase. Dans une entrevue lundi dernier, de l'ambassadeur autrichien avec Bismarck, ce dernier avait promis de protester contre l'ukase en question. Le lendemain l'ambassadeur se rendit à Vienne, supposant bien que l'affaire était réglée. Bismarck avait changé d'avis et mercredi dernier il transmit ses vues au gouvernement autrichien.

On annonce aujourd'hui que l'ambassadeur autrichien est rappelé de Berlin.

Londres, 6.—Le Standard de ce matin fait au Canada une sévère leçon pour avoir augmenté ses droits sur le fer et l'acier. Il dit que c'est là une politique mesquine et qui ne peut tendre qu'à séparer les colonies de la mère-patrie. "Cette augmentation, dit-il, a été faite avec la futile prétention de diminuer l'augmentation de nos importations avec les Etats-Unis, en notre faveur (l'Angleterre). Nous nous refusons à remercier le Canada. Nous n'avons pas besoin que notre commerce soit alimenté au dépens de nos voisins, même si cela pouvait avoir lieu par la politique du Canada, ce qui n'est pas le cas."

"L'intérêt du Canada est d'augmenter le commerce avec les Etats-Unis par tous les moyens en son pouvoir. Le commerce le moins considérable est du côté des Canadiens. Plus le commerce avec les Etats-Unis sera considérable plus aussi le peuple Canadien deviendra riche et plus il fera d'affaires avec d'autres pays."

—Les conservateurs signent un Round Robin insistant pour que le gouvernement mette fin au débat sur le bill de coercition.

—M. Parnell s'est rendu aux Communes hier. Il est beaucoup mieux maintenant et a même engraisé durant la vacance.

Dublin, 6.—Les évictions à Bodyke ont recommencé aujourd'hui.

Les trois premières familles évincées n'ont offert que peu de résistance, M. Cox, M. P., les persuade de céder. Cela n'a pas empêché le shérif de chasser M. Cox de ces maisons. Ce dernier est bien décidé à ne plus intervenir.

La quatrième famille évincée a lancé de l'eau bouillante sur la tête de la police.

MM. Davitt et Cox ont préparé un avis au landlord le prévenant que les évictions se faisaient illégalement.

Rome, 6.—Mgr Rampolla, le secrétaire d'Etat du Pape, a eu une entrevue avec le Pape aujourd'hui. Le Pape a insisté pour que son secrétaire donne son attention à la question du pouvoir temporel. On dit que certains journaux veulent aider le Saint-Siège à en venir à un règlement de cette question.

Vienne, 6.—Mgr Galimberti, le nouveau nonce pontifical, a été sacré hier par le cardinal Ganglbauer, en présence des plus hauts dignitaires de la cour et de l'Église. Le cardinal Ganglbauer a ensuite donné un dîner en l'honneur du nonce.

Berlin, 6.—La Germania admet la vérité de la rumeur que le duc Paul de Macklembourg Scheverin se serait fait catholique romain.

Paris, 6.—La Défense de Versailles dit que la couronne de Bulgarie a été offerte au duc d'Alençon, avec l'approbation de toutes les puissances, mais que le duc l'a refusée.

Une Merveilleuse Histoire

RACONTÉE EN DEUX LETTRES.

DU FILS: "28 Cedar St., New York, 28 Octobre, 1882.

"Messieurs. Mon père demeure à Glover Vt. Il a beaucoup souffert des Scrofules, et la lettre ci-jointe vous dira les merveilleux effets produits par la SALSEPAREILLE D'AYER. Je crois que son sang doit avoir été infecté depuis dix ans au moins; sans autre signe extérieur qu'une légère plaie scrofuleuse au poignet. Il y a cinq ans de nombreuses ulcères commencèrent à se montrer, et peu à peu se multiplièrent à tel point que son corps entier en fut couvert. Je vous assure, messieurs, que sa position était bien critique quand il commença à se servir de votre médicament. Maintenant il y a très peu d'hommes de son âge qui jouissent d'une meilleure santé. Je pourrais facilement nommer cinquante personnes prêtes à certifier de la vérité des faits que j'avance.

A vous sincèrement, W. M. PHILLIPS."

DU PÈRE: "C'est pour moi un plaisir, en même temps qu'un devoir, de venir auprès de vous attester et reconnaître les bienfaits que j'ai obtenus par l'usage de la

Salsepareille d'Ayer.

Il y a six mois mon corps était complètement couvert d'une terrible humeur et de plaies scrofuleuses. Cette humeur me causa des démangeaisons constantes et intolérables, et à chaque mouvement de mon corps le peau se fendait en différents endroits, et le sang coulait. Mes souffrances étaient terribles, la vie était pour moi un fardeau. Je commençai l'usage de la SALSEPAREILLE au mois d'Avril dernier, et je l'ai continué depuis lors. Un changement immédiat commença à s'opérer; peu à peu les plaies se sont cicatrisées, et ma santé est devenue parfaite en tous les points, de sorte que je suis capable de faire une bonne journée de travail, quoique j'aie soixante-treize ans. Plusieurs me demandent comment je suis parvenu à obtenir une guérison si complète, alors qu'ils me croyaient incurable; et je leur dis ce que je vous raconte aujourd'hui. Glover, Vt., 21 Oct., 1882.

A vous sincèrement, HIRAM PHILLIPS."

Le SALSEPAREILLE D'AYER guérit les Scrofules et toutes les Affections Scrofuleuses. Elle nettoie le sang de toute impureté, et restaure la vitalité et la force à tout le système.

PRÉPARÉE PAR

Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.
Vendue par tous les Droguistes; prix \$1, six pour \$5.

Echos & nouvelles

Collision

Le remorqueur Lake est de retour du bas du fleuve depuis hier matin. Il était allé remorquer le navire Arizona et durant le voyage, il est venu en collision avec ce dernier. Le Lake n'a subi d'autres dommages que la perte de ses mâts et de son tuyau.

Accident

Un matelot travaillant au déplacement d'un navire amarré au quai des Commissaires du havre, s'est fait casser un bras hier matin. Son nom est Christian; il est âgé de 25 ans. Un employé de la douane ayant eu connaissance de l'accident, en informa immédiatement le Dr J. G. Blanchet, collecteur des douanes. Le Docteur constata une fracture de l'avant bras. Il fut aussitôt envoyé à l'Hôpital de la Marine.

Elections

A une réunion des typographes samedi dernier, M. Elzéar Bedard, a été élu président de l'Union typographique de Québec, No 159, et M. Ulric Dugal, vice-président.

Mort subite

Au moment de mettre sous presse, dit le Quotidien, Théophile Fleury, cordonnier, est tombé à la renverse en passant sur le trottoir en face de la résidence de Mme Veuve Roy, rue St-Etienne.

On le releva aussitôt, ce n'était plus qu'un cadavre. On croit qu'il a succombé à une maladie de cœur. Le malheureux qui vivait de charité publique laisse une femme et quatre enfants dans la misère.

Ce pauvre mendiant qui avait l'habitude de se faire conduire par un de ses enfants était parti seul ce matin pour demander l'aumône.

Il se plaignait depuis quelque temps de faiblesse et de douleurs rhumatismales entre autres dans l'estomac.

—Cette infection scrofuleuse dans votre sang peut être entièrement expulsée par la Salsepareille d'Ayer.

Affaire Parent

Les grands jurés à la Cour du Banc de la Reine ont rapporté hier douze actes d'accusations contre le caissier déalcataire de la banque d'Hochelaga. Le montant du déficit est de plus de \$15,000. La banque possède des garanties pour une valeur de \$19,000.

Parent possédait un cheval de prix et un buggy. M. X. Roy, carrossier, a fait saisir en revendication le buggy.

MM. Boisseau et frère qui ont une réclamation de \$200 contre Parent ont fait saisir le cheval.

Lorsque Ed. Morin, pharmacien de la rue Notre-Dame, tomba en faillite il y quelques temps, D. Seath fut nommé curateur, et Geo. Daveluy Parent achetèrent conjointement le stock. Donna en paiement à Seath un chèque pour \$1,380 et lui demanda pour quelques jours de ne pas déposer ce chèque. Il fut finalement déposé et crédité dans le livre de dépôts de Seath. Actuellement et le chèque et le bordereau de dépôt ont disparu de la banque.

—Aux enfants, qui ont mal yeux, ou aux oreilles, ou qui sont atteints de scrofules, donnez la Salsepareille d'Ayer.

Accident fatal

UNE FEMME TUÉE PAR LES CHARS A SAINTE-THÉRÈSE

Le village de Sainte Thérèse a été jeté dans un pénible émoi par un accident dont le résultat a été la mort de la femme d'un conseiller de la municipalité.

Vers neuf heures hier matin, à l'heure où le train de Toronto arrivait à Sainte Thérèse, Madame François Trudeau, âgée d'au-delà de soixante ans, s'étant aventurée sur la ligne du chemin de fer, fut frappée à la jambe par l'engin. Elle fut lancée dans l'air et retomba sur les pierres et gravois. Les personnes témoins de l'accident accoururent.

La malheureuse femme s'en allait rejoindre son mari qui travaillait dans son champ, et, pour abrégé le trajet, elle prit la route qui sera plus tard la continuation de la rue Saint-Joseph. Elle traversa la barrière, et comme il y avait un train de gravois stationné sur la ligne de Saint-Jérôme, elle ne vit pas le train de Toronto qui descendait à toute vitesse sur la ligne principale de l'autre côté les employés de section et ceux du train de gravois lui crièrent d'attendre, mais troublée par ces cris et le bruit des chars, elle sembla croire qu'on lui disait de se presser. Au moment où elle allait traverser la seconde voie, le train de Toronto la frappa. Elle fut lancée à une hauteur de plusieurs pieds et retomba baignée dans son sang. La mort a été instantanée.

On la transporta à la station, où deux médecins et un prêtre furent appelés; mais elle avait rendu le dernier soupir. Elle avait une jambe cassée et le crâne broyé.

Mariages

On annonce le mariage prochain du Dr Brodeur avec Mademoiselle Prévost, et aussi le mariage de M. Prévost avec Mademoiselle Renaud, de Québec.

Forge incendiée

Le 26 mai dernier, à 4 heures du matin, la forge de M. Johnny Tremblay, forgeron de la Pointe-aux-Trembles, Saguenay, a été réduite en cendres, avec tout ce qu'elle contenait, outils, filières, ouvrages de forges, ferronneries, etc., etc.

M. Tremblay avait fait beaucoup d'ouvrage la veille et ayant été obligé de chauffer plus qu'à l'ordinaire, on croit que la pierre du foyer rougie par le feu a communiqué le feu au bois.

Le dommage causé par cet incendie est évalué à \$250.00. C'est une perte énorme pour M. Tremblay, vu surtout que ce monsieur ne peut continuer les ouvrages nombreux qu'il avait entrepris.

M. Tremblay est le fils de M. François Tremblay, cultivateur de St-Jérôme du Lac St-Jean.

Accident

Hier au soir vers 6 heures et demie, un petit garçon de 4 à 5 ans, enfant de M. Larochelle est tombé du deuxième étage d'une maison sur la rue Arago. Son état est très précaire.

Habilité d'un huissier

Christophe Pellerin, âgé de 18 ans, a été condamné à trois mois de prison aux travaux forcés pour avoir frappé David Gauvin de Ste-Louise avec une hache. David Gauvin était à sa cabane à sucre en avril dernier lorsque Pellerin est venu le chicaner. Après avoir frappé avec une hache, il s'est sauvé et ce n'est que dix jours après que l'huissier Edouard Caron du Village des Aulnais est parvenu à l'arrêter à Danville, P. Q., et l'a condamné à subir son procès devant les jurés à Montmagny.

M. Caron a montré beaucoup d'habileté dans cette circonstance. Pellerin avait pris les bois, monté à la Beauce, s'était rendu à Sherbrooke et de là était revenu à Richmond, puis à Danville.

"La Minerve"

La frégate française *La Minerve* est entrée dans le port de New-York jeudi, le 2 juin.

De là elle se rendra à Sydney, puis à St-Pierre Miquelon, le 14 juillet.

Nos braves marins français seront de nouveau à Québec au commencement d'août.

Effets du tremblement de terre

Le tremblement de terre qui a eu lieu récemment a été très sérieux à Ste-Louise. La montagne qui longe les terres sur le haut du second rang de la Seigneurie de S-Roch des Aulnais a été ébranlée avec violence; des morceaux de roches de 20 à 30 pieds carré ont déboulé d'une hauteur de 60 à 80 pieds.

Sur la propriété de monsieur Cyrias Morneau, à quelques arpents de sa résidence, les pierres ont roulé du haut de la montagne jusqu'à la terre faite emportant tout le bois sur une largeur de 200 pieds. Des arbres de 40 à 50 pieds de hauteur ont été arrachés et précipités dans la vallée.

La semaine religieuse

de Montréal, annonce les nouvelles qui suivent:

On clora, cette semaine, à l'archevêché de Montréal, le procès de la *recherche des écrits* de la Mère d'Youville, et le dossier en sera expédié à Rome, à la Sacré Congrégation des Rites.

Dans la cause de béatification et de canonisation de la Vénérable servante de Dieu Marguerite Bourgeoys, fondatrice des sœurs de la congrégation de Notre Dame, Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal a reçu, mardi, le décret relatif au procès *De fama* dans cette cause.

Jouissez de la vie

Quel admirable monde que celui où nous vivons. La nature nous donne la grandeur des montagnes, les vallons et les océans, et mille sources de jouissance. Nous ne pouvons rien désirer de mieux quand nous sommes en santé parfaite. Mais combien de fois la plupart se sentent-ils découragés, affaiblés et harassés par la maladie, quand il n'y a aucune occasion pour ce sentiment, comme tous ceux qui souffrent de cet état peuvent s'en procurer la preuve, avec la *Fleur d'août de Green* qui les débarrassera de tout malaise, et les mettra comme s'ils venaient de naître.

La dyspepsie et la maladie du foie sont les causes directes de soixante-quinze par cent des maladies comme les affections bilieuses, l'indigestion, le mal de tête, la constipation, la prostration nerveuse, les vertiges, la palpitation du cœur, et autres décourageants symptômes. Trois doses de *Fleur d'août* en démontreront les merveilleux effets. Bouteilles d'échantillon 10 cents. Essayez.

Démoli

Nous apprenons avec regret que le moulin à farine de M. Martial Hudon, de Hébertville, a été en partie démoli par les billots dravés dans la Belle-Rivière. Ce moulin était construit en pierre et avait été payé par le propriétaire \$2,200, en argent comptant, l'an dernier.

C'est un grand malheur pour le propriétaire qui est à l'aise à la vérité, mais qui a acquis cette aisance par son travail constant et qui se verra obligé de faire de grandes dépenses pour remettre son moulin en marche.

Un employé voleur

Asa Nickerson, préposé aux bagages sur la ligne de l'Intercolonial entre Moncton et Campbellton, a été arrêté au commencement de la semaine pour accusation d'avoir volé \$185 à Kent Station le 10 mars dernier. Après avoir été arrêté, Nickerson a avoué avoir commis le vol.

Puits de gaz

Une compagnie est actuellement à exploiter les puits de gaz de Louiseville.

La compagnie est maintenant sur les lieux, depuis une quinzaine de jours, et hier, pour la première fois, tout le matériel, les engins, etc., étant fixés, les travaux ont commencé.

Ce travail est très intéressant à voir, aussi les abords du terrain sont continuellement remplis de monde.

Déjà, beaucoup de visiteurs de Montréal, Québec, Trois-Rivières, et des environs de Louiseville sont venus en grand nombre voir les préparatifs.

Les Américains qui font les travaux et qui ont déjà beaucoup d'expérience, pour avoir fait de semblables ouvrages dans la Pensylvanie, prétendent trouver ici le gaz en quantité abondante. En perspective d'un événement aussi fortuné, les propriétaires ont déjà mis la hausse sur les emplacements.

Décédé

M. J. B. Lafond, un vieux chasseur âgé de 75 ans, qui a passé la plus grande partie de sa vie à faire la chasse, a été trouvé mort, au commencement de mai dans les bois de Ste-Brigitte des Sauts, Comté de Nicolet, à peu près une couple de liens de sa résidence. On suppose qu'il a succombé à la fatigue et à l'épuisement.

Victime d'Eole

Vers midi et demi, la pyramide élevée sur la Place d'Armes, en juin 1886 à l'occasion des fêtes cardinalices, a succombé à la fureur du vent d'est dont nous sommes gratifiés depuis hier après-midi. Cette frêle construction est tombée tout d'une pièce en s'inclinant vers la cathédrale protestante.

Tremblement de terre

Une secousse de tremblement de terre s'est fait vivement sentir dans Charlevoix, et spécialement à la Baie St Paul, samedi à 2 heures du matin.

Elle a été très faible à la Malbaie. C'est la plus forte qui se soit produite depuis 1870.

Il n'y a pas eu de dégâts.

Mort de M. l'abbé Deschamps

M. l'abbé Deschamps, prêtre de St-Sulpice, a rendu l'âme, samedi soir, à onze heures, à l'hôpital Notre-Dame, Montréal.

Le défunt était né en 1843, le 23 février, à St-Henri des Tanneries.

Il fit ses études au collège de Montréal et fut ordonné prêtre en 1870. Pendant plusieurs années, il enseigna au collège de Montréal et à son retour de France où il s'était retiré dans la solitude du noviciat des Sulpiciens, on lui confia la direction de l'église St-Joseph, rue de l'évêché. Il n'a abandonné ses travaux spirituels que lorsqu'il fut à bout de force. Il n'était à l'hôpital que depuis deux mois.

Ses funérailles ont eu lieu ce matin, à 8 heures et demie.

Fête à l'Assomption

On a célébré jeudi au Collège l'Assomption, les noces d'argent de M. l'abbé Guilbault, professeur à ce collège. M. Guilbault, qui a passé toute sa vie au collège, a fait la classe à une multitude d'élèves qui tous le tiennent en la plus haute estime. Ses élèves anciens et nouveaux se sont réunis jeudi autour de lui; ils étaient légion et ils ont célébré avec éclat la fête de ce professeur vénéré.

Avant de le quitter, ils lui ont présenté un témoignage d'affection et de reconnaissance sous la forme d'une bourse contenant \$515, en pièces d'or, et accompagnée d'une adresse.

Précautions sanitaires

L'hon. M. Carling a déclaré en chambre que le gouvernement, en vue de protéger le Canada contre le Choléra, ferait désinfecter tous les navires qui nous arrivent de l'Amérique du Sud, ou sur la côte du Pacifique et de l'Atlantique.

Diptérie

Il paraît que cette terrible maladie règne dans une certaine famille qui demeure sur la rue Scott, et que malgré cela les parents ne se gênent pas de laisser leurs enfants fréquenter les écoles. Si cela est le cas, il serait bon que les autorités y verraient afin d'empêcher un état de choses aussi dangereux.

Fleurs à bon marché

Que l'on coupe en deux une betterave, un gros radis ou une carotte, que l'on creuse assez profondément le morceau tenant à la tête, que l'on suspende avec un fil de fer cette betterave ou ce radis, la tête en bas, qu'on l'emplisse d'eau et au-dessus de cette eau qu'on mette des oignons de jacinthe, de crocus ou de narcisses, et on verra bientôt, betterave et jacinthe végéter rapidement. Les feuilles de la betterave (qui auront dû être nées au moment de l'opération) pousseront se relevant vers le ciel et viendront entourer la jacinthe, qui ne tardera pas à fleurir au milieu de ce feuillage emprunté.

On voit que rien n'est plus facile, de l'eau et un peu de chaleur, c'est tout ce qu'il faut.

Echo des Trois-Rivières

Samedi dernier, la compagnie industrielle qui fait des recherches géologiques à Louiseville, a frappé à 225 pieds de profondeur une veine de gaz d'une puissance considérable.

M. le s.-officier-instructeur Duplessis, de l'École d'Infanterie de St-Jean, est arrivé en cette ville ces jours derniers pour exercer les jeunes gens du Séminaire.

Il est probable que l'instruction des élèves durera une quinzaine de jours.

Mgr des Trois-Rivières a fait hier une importante allocution sur les élections municipales et les devoirs des électeurs et des échevins. Sa Grandeur a insisté surtout sur le fait que les citoyens ne devaient pas mêler les questions politiques dans l'administration des affaires civiques, et surtout dans toutes les mesures qui regardent la morale et le bon ordre.

En sujet de la question du débit des boissons qui préoccupe vivement la population, il a fait un strict devoir aux électeurs de n'accorder leur suffrage à aucun échevin qui serait en faveur de l'augmentation du nombre des licences. Le *Journal des Trois-Rivières* de lundi.

Nos hommes riches

Les journaux ont beaucoup parlé des grandes fortunes acquises comparativement en peu d'années dans les différentes industries. Plusieurs de ces articles ont été écrits par des correspondants de journaux importants, et copiés par d'autres de moindre valeur. Les correspondants sont rarement des hommes versés dans les affaires et le tableau qu'ils font de ces hommes et de leurs affaires est une affaire accidentelle: tel n'est pas le cas pour ceux que nous avons rencontrés. Nous constatons que lorsque des hommes ont fait de grandes fortunes par leur seul talent et leur seule industrie dans les affaires, ils ont su choisir avec sagacité et prévoyance telle genre d'affaires qui devait leur assurer le succès quand ils y joignait le jugement. Aucun homme ne s'est montré devant le public comme modèle de réussite, tant sous le rapport de la richesse que sous celui de la grandeur des affaires (à l'exception des hommes de la bourse et de chemins de fer), avec plus d'avantage que le Dr G. G. Green de Woodbury, N. J.

Il est à la tête de plusieurs grandes industries, et il est comparativement encore un jeune homme. Quand le fait que la *Fleur d'août*, pour la dyspepsie et la maladie du foie et le Sirop Allemand de Bochee pour la toux et les troubles du pommou, se vendent d'une manière prodigieuse dans toutes les parties du monde, cela prouve que ce n'est pas un accident de fortune. Ses médecines sont reconnues comme excellentes, et ses remèdes connus, de même que ses affaires se sont accrues graduellement et constamment durant les dix-huit dernières années, grâce non seulement à la capacité du Dr Green connu comme homme d'affaires ou comme homme chanceux, mais aussi à la valeur des deux préparations.—*Tiré du N. Y. Weekly Sun, du 22 déc. 1886.*

Vol de bulletins

Son Honneur le juge Chauveau est arrivé hier matin de la Malbaie où il était allé faire une enquête dans l'affaire d'un vol supposé de bulletins, lors des dernières élections fédérales, à St-Irénée, dans le comté de Charlevoix.

Plusieurs témoins ont été entendus, et Son Honneur a condamné M. Fougues, inculpé, à subir son procès aux prochaines assises criminelles du district. MM. Emery Fougues et Xavier Gilbert se sont portés caution et l'accusé a été mis en liberté.

Vacances

La sortie des élèves du séminaire de St-Hyacinthe a lieu le 21 du courant. Nous croyons aussi que les élèves du collège de Ste-Anne sortiront le 23, ceux du séminaire de Québec, le 24, et au couvent de Bellevue le 6 juillet.

Pilules Holloway

Aucune médecine ne peut surpasser ces Pilules pour leurs permanentes et curatives propriétés. L'estomac, le foie, les poumons, le cœur et les reins, cèdent bientôt à leur influence et, alors toutes les maladies de ces organes se guérissent, toutes les obstructions disparaissent et chaque fonction agit en toute régularité. La digestion est si améliorée par leur usage, que presque aucun aliment ne déplaît; elles corrigent également l'acidité et la flatulence, font disparaître la nausée et la bile, donnent de la fermeté à chaque muscle, du ton à chaque nerf; les idées s'éclaircissent et la gaieté revient. Ces merveilleuses Pilules, corrigent les dyspepsies, qu'elles soient le résultat d'un trop long séjour dans les climats chauds, ou de trop de laisser-aller et elles procurent avec une nuit calme un doux sommeil qui rend le corps apte à vaquer à de nouveaux exercices.

Manuel de Cantiques

SAINTE-ANNE

(AIRS NOTÉS)

Contenant des prières à Sainte Anne, suivies d'un neuvaïne à Sainte Anne, confession, communion, messe et cantiques d'actions de grâces

Par Etienne LEGARE, chanteur

Le prix est comme suit: 25 cents par exemplaire.

\$2.50 la douz. pour le commerce

S'adresser au bureau du

COURRIER DU CANADA.

Aux nouveaux Abonnés!

CONDITION:

\$2.00—pour une—\$1.00

PLASTRE

VOUS RECEVREZ LE

Journal des Campagnes

PENDANT DOUZE MOIS

Ainsi que TROIS VOLUMES mentionnés plus bas qui sont d'une très grande utilité.

Ne manquez pas de vous abonner au *Journal des Campagnes* qui se publie tous les JEUDIS, contenant 16 pages de matière à lire. En outre, nous donnons comme prime aux nouveaux abonnés TROIS MA GAZETTES VOLUMES consistant en:

Le Petit Mois du Sacré-Cœur, Le Recueil des Recettes et le Médecin à la Maison, Le traité sur le cheval et ses maladies.

S'ADRESSER A

ELZEAR BEDARD

Agent du *Journal des Campagnes.*

No 9, RUE BUADE, QUEBEC

Seul autorisé à donner les caudeaux

Le Renovateur des Cheveux DE HALL, VÉGÉTAL SICILIEN.

(Hall's Hair Renewer.)

A été la première préparation parfaitement adaptée à la guérison des maladies du cuir chevelu, et la première aussi à rendre, au cheveu gris et flétri, leur couleur primitive, leur croissance et le lustre brillant du jeune âge. De nombreuses imitations ont suivi, mais aucune ne possède les éléments requis pour la conservation de la chevelure et du cuir chevelu. Le RENOVIATEUR DES CHEVEUX DE HALL a constamment grandi dans l'estime publique, et sa renommée s'est propagée dans toutes les parties du globe, tant il répond à un besoin général.

Le succès sans précédent qu'il a obtenu n'est dû qu'à une cause: "Il tient ce qu'il promet."

Les propriétaires du RENOVIATEUR ont été souvent surpris de recevoir des commandes des pays les plus éloignés, alors qu'ils n'avaient rien fait pour introduire leur préparation dans ces contrées.

Le RENOVIATEUR DES CHEVEUX DE HALL, même employé pendant un temps très court, produit un effet favorable à l'apparence personnelle.

Il nettoie le cuir chevelu de toute impureté, guérit toutes les humeurs, la fièvre, empêche les cheveux de devenir secs, par conséquent la Calvitie n'est plus à craindre. Il stimule l'action des glandes affaiblies, et les met à même de produire une nouvelle croissance.

Les effets de cette préparation ne sont pas passagers, comme ceux des préparations alcooliques, ils restent longtemps, ce qui la rend supérieure et économique.

(Buckingham's Whisker Dye.)

La Teinture de Buckingham pour les Favoris

Change à volonté la barbe et les favoris en un châtain foncé naturel ou en noir. La couleur est permanente et ne disparaît pas en se lavant. La préparation étant simple on l'applique facilement.

PRÉPARÉS PAR

R. P. Hall & Co., Nashua, N. H.
Chez tous les marchands de Médecines.

Echos & nouvelles

La St Jean-Baptiste

La société St Jean Baptiste de Québec poursuit actuellement les préparatifs de la fête Nationale des Canadiens - Français, qui sera célébrée vendredi le 24 juin prochain, par une grande procession suivie de la messe solennelle dans l'église St Roch. Cette année et pour toujours à l'avenir, espérons-le, la Société Saint Jean Baptiste de St Sauveur s'unira à sa sœur aînée de Québec pour agrandir et rehausser la démonstration.

Tout annonce que la procession sera très nombreuse, la messe superbe et l'enthousiasme populaire immense. Le point de départ de la marche sera l'Esplanade.

Toutes les différentes associations canadiennes françaises de Québec et de St Sauveur ont accueilli avec plaisir l'invitation de la Société St Jean Baptiste, et le succès de la démonstration ne laisse aucun doute.

Un don généreux

L'honorable George Couture, de Lévis a donné cette année, comme les précédentes, des marques de sa charité et du bienveillant intérêt qu'il porte aux pauvres en chargeant sa nièce, Sœur de la Charité, de partager la somme de \$780.20 comme suit: A l'hospice St. Joseph de la Délivrance, \$300.00; au couvent des Sœurs de la Charité de Lévis, pour livres et papier pour des enfants pauvres, \$50; aux Sœurs de la Charité de Québec, \$100; à leurs orphelins pour bonbons, \$5.20; aux Sœurs du Bon Pasteur, \$100; à Sœur Marie de la Présentation, Sillery, pour bazar, \$25; aux Sœurs de la Charité de St. Charles, comté de Bellechasse, pour la pension d'un enfant de M. Charles Roy, \$50; à madame Narcisse Pouliot, de Lévis, rue St. Etienne, \$25; au collègue de Lévis, pour livres et papier pour les enfants pauvres, \$50; au révérend M. Boutin, curé de St. Côme de Kennebec pour sa chapelle ou ses pauvres, \$75.

Que le Céléste Rémunérateur récompense ce généreux et si charitable citoyen.

Le Pain Killer guérit toute espèce de Crampes ou de Douleurs.

Un officier de la police montée assassiné

Une terrible bagarre a eu lieu de bonne heure, hier matin à Walseley, Territoires du Nord Ouest.

Moïse Racette, qui vient d'être déchargé du pénitencier pour cause de maladie et de bonne conduite, de concert avec trois autres méfis volèrent des chevaux à Qu'Appel. La police à cheval les poursuivit jusqu'à Walseley, où Racette et ses compagnons se réfugièrent dans la maison du père Racette.

Les policiers Mathewson et Hector McLeish qui étaient à leur poursuite, les guettèrent près de la maison et cherchèrent à les arrêter en sortant.

Racette et ses compagnons abattirent sur le sol avec de violents coups de poing les deux policiers puis ils tirèrent tous trois sur McLeish, le tuant instantanément. Ils enlevèrent les armes de Mathewson et de McLeish et prirent la fuite.

Un parti composé de douze cavaliers et trois chariots part à l'instant par convoi spécial pour la scène du meurtre puis pour se mettre à la poursuite des meurtriers.

Association des dentistes

Lors de la réunion annuelle du Bureau des examinateurs de l'Association des dentistes de cette province, tenue à Montréal mercredi et jeudi de la semaine dernière, les élections ont donné le résultat suivant: Président: M. C. F. F. Trestler; vice-président: M. W. Geo. Beers; Trésorier: M. C. Brewster, Secrétaire: M. L. J. B. Leblanc; Directeurs: MM. Ed. Casgrain, Geo. W. Lovejoy et L. Globensky. Ont été admis à la pratique: M. P. Brown, Wilfrid Bourbonnais, H. L. McGowan et J. E. Manfette.

Caissier infidèle

Grand émoi à Montréal quand on apprit que M. L. D. Parent, caissier de la banque d'Hochelega, s'était sauvé avec \$12,000 en déficit dans ses livres. Il avait été envoyé à Valleyfield par affaires. On dit qu'il est à Boston. Il laisse à la Pointe Claire une femme et trois enfants. La banque est complètement protégée par des assurances de garanties. Parent s'était livré au jeu et à la boisson depuis quelque temps.

Première communion

Cette touchante cérémonie a eu lieu hier matin à l'église de Lévis.

159 enfants dont 89 petits garçons et 70 petites filles ont reçu la communion. La messe a été dite par M. le curé Gauvreau, qui a aussi fait, avant et après la messe, une touchante allocution appropriée à la circonstance. Le chant et la musique ont été très bien exécutés par les dames qui ont chanté durant les exercices du mois de Marie et par M. Alphonse Bernier qui présidait à l'orgue.

Ce matin, 26 petites filles, pensionnaires et demi-pensionnaires du couvent ont fait leur première communion à la chapelle du couvent.

Décoration égyptienne

Le colonel Maun écrit du Caire au chirurgien major H. Neilson, de la batterie A, que les voyageurs canadiens vont recevoir la croix de bronze du khédivé, en récompense de leurs services en Egypte, et que ces décorations leur seront remises vers la fin de l'été.

Enquête de coroner

Nous avons rapporté hier qu'on avait retrouvé le cadavre de Joseph Desrochers, âgé de 18 ans, qui s'était noyé au commencement du mois de mai dans la rivière Beauvillage, paroisse de St. Etienne de Lauzon. C'est M. Germain Bilodeau fils, qui l'a repêché vis-à-vis l'église, à une douzaine d'arpents de l'endroit où il est tombé.

A l'enquête tenue hier après-midi par le coroner Belleau, les jurés ont rendu le verdict: "Noyé accidentellement."

Le défunt était neveu et filleul du ménage Lagacé dont le mari est mort si tragiquement à St-Nicolas et dont la femme attend en prison l'issue de l'enquête ouverte au sujet de cette mort.

Contre la Bronchite et l'Asthme essayez le Baume d'Allen; la meilleure prescription connue contre la toux.

Cadavre inconnu

Le cadavre inconnu trouvé sur la grève du Cap Santé, a été transporté mardi soir à la Morgue. Il est dans un état de décomposition très avancée. Voici sa description:

5 pieds 10 pouces de hauteur, 20 pouces d'épaules, moustache roussâtre, cheveux tombés par l'action de l'eau. Figure de femme et ancre tatouées sur le bras droit, ainsi qu'une étoile entre le pouce et l'index et une bague avec une ancre en guise de chaton autour du médius. Pantalon carreaux gris et blanc, bottines à tige élastique, pas de bas, veste de serge cordée, pas d'habit, chemise de laine grise tricotée, caleçon de coton croisé ouaté.

M. le coroner Belleau a tenu une enquête ce matin.

Pronostics

Voici les pronostics de la température pour le mois de juin:

Du 5 au 13, vent et pluie par intervalle; quelques fois tonnerre; — du 13 au 21, beau, quoiqu'il y ait quelques averses avec tonnerre; grand vent d'Ouest; — du 21 au 28, malgré quelques averses avec tonnerre, beau la grande majeure partie de cette durée; quelques coups de vent; du 28 au 5 juillet, beau et chaud; (quelques averses locales avec tonnerre.)

Le caissier défalcataire

Il est rumeur que Parent, le caissier défalcataire de la banque d'Hochelega, est actuellement à Chicago.

Les autorités de la banque ont découvert que sa première irrégularité fut commise le 6 mai quand il prit un chèque de \$6,000, signé par lui-même en faveur de Dupuis & frères et leur de manda de changer ce chèque avec lui pour quelques jours. Ils y consentirent, mais craignant subéquemment ils le déposèrent à leur crédit.

En sus de la banque, Parent laisse un grand nombre d'autres créanciers dont le plus fort est M. Daveling, au montant de \$5,000 pour objets d'orfèvrerie.

Un voyage cher

D'après une récente observation du directeur de l'observatoire du cap de Bonne Espérance, l'étoile fixe la plus rapprochée de la terre serait celle qui est la principale dans la constellation du Centaure. Il ne faudrait pas s'imaginer que cette étoile est quelque peu notre voisine. En effet, si on établissait une voie de chemin de fer pouvant relier notre globe terrestre à cette étoile, il faudrait à un train, marchant à la vitesse de 80 milles à l'heure, quelque chose comme 48 millions d'années pour franchir cette distance. L'individu assez audacieux pour entreprendre ce voyage, aurait à payer \$14,000,000,000 d'après le tarif ordinaire des chemins de fer.

Employez la Poudre de Condition "Maud S." pour les Chevaux, le Bétail, les Moutons, les Cochons et les Volailles.



CHEMIN DE FER DU CAP BRETON

SEC-DÉTROIT DE CANSO A GRAND NARROWS

SOUSSION POUR LES TRAVAUX DE CONSTRUCTION

DES SOUMISSIONS CACHETÉES, adressées au soussigné et endossées "Soumission pour le chemin de fer du Cap Breton" seront reçues à ce bureau d'aujourd'hui à mercredi midi, le 6 JUILLET 1887, pour certains travaux de construction.

Les plans et devis seront livrés à l'examen au bureau de l'Ingénieur en chef et général des chemins de fer du Gouvernement à Ottawa, et aussi au bureau du chemin de fer du Cap Breton à Port Hawkesbury, C. B. le et après le sixième jour de juin 1887, où l'on pourra se procurer, sur application, les spécifications générales et les formules de soumission.

Aucune soumission sera considérée à moins qu'elle ne soit produite sur les formules imprimées et qu'on ne se soit conformé à toutes les conditions.

Par ordre,
A. P. BRADLEY,
Secrétaire.

Département des chemins de fer
et canaux,
Ottawa, 27 mai 1887.
Québec, 4 juin 1887—3frps.

Accident

Vendredi après-midi, le lieutenant W. W. Martin, qui se rendait à la parade, a failli se faire tuer par son cheval, dans la rue Salaberry. L'animal a glissé et s'est abattu, le cavalier se trouvant engagé sous lui. M. Martin fut tiré de sa dangereuse position par des passants et reçut ensuite les soins du chirurgien de l'escadron. Il n'a été que contusionné.

Si vous voulez obtenir un arôme puissant et délicat employez les "Royal Flavoring Extracts."

Action en dommages

Le mari de madame Marceau (née Sullivan) qui a été tué le 17 mai dernier par un convoi du Pacifique, a l'intention d'intenter une action en dommages contre les autorités de ce chemin de fer. M. Marceau prétend que sa femme n'était pas tellement sourde qu'elle ne pouvait entendre le sifflet de la locomotive si cet avertissement eut été donné en temps opportun.

PALMO-CARBOLIC SOAP

Pas de graisse animale!
Pas de matières colorantes!
Pas d'imitation,
d'aucune espèce!
Abolument Pur.
Prophylactique précieux de la contagion.

Il enlève à la peau toute odeur désagréable.

"PALMO-CARBOLIC SOAP,"

et refusez tous les substituts.
DAVIS & LAWRENCE CO., (Limited), MONTREAL.

PALMO-TAR SOAP.

NOUS AFFIRMONS AVEC ASSURANCE QUE CE SAVON N'A PAS DE RIVAL POUR AMELIORER LE TEINT ET LA PEAU.

LA PLUPART DES ERUPTIONS SQUAMEUSES, DES PUSTULES ET DES MALADIES CHRONIQUES DE LA PEAU SONT GUERIES PAR SON EMPLOI.

Demandez le "PALMO-TAR SOAP,"

et refusez tous les substituts.
DAVIS & LAWRENCE CO., (Limited), MONTREAL.

PLUS DE PILULES!!

Les mamans l'aiment!
Les enfants l'aiment!!
Parce qu'il est agréable au goût.

IL GUERIT
Les affections du foie,
Les désordres Biliaux,
La Pilitude, la Dyspepsie,
La perte d'appétit,
La Migraine,
La Constipation.

PRIX, 25c. LA BOUTEILLE.

Palmo-Sulphur Soap.

Merveilleusement efficace pour enlever les impuretés de la Peau et la conserver dans un état de santé parfaite. Il embellit le teint, et comme agent curatif des Plaies et Blessures il est au-dessus de tout éloge. Il n'existe aucune variété de maladie éruptive dans laquelle ce savon célèbre ne se soit montré efficace. Dans le Bain il est aussi salubre que les plus célèbres Bains Sulfureux. Les tissus de coton ou de laine lavés avec ce savon acquièrent une blancheur éclatante, et sont désinfectés quand il s'y trouve des germes de maladie. L'efficacité du Soutre comme agent de Nettoyage et Purificateur est universellement reconnue. Demandez le Palmo-Sulphur, et refusez tous les substituts et vous ne serez pas trompé.

DAVIS & LAWRENCE CO., Montreal.

TOUX, RHUMES,
Croup et Consomption
GUERIS PAR LE
Baume Pulmonaire d'Allen.
25c. 50c. et \$1.00 la bouteille.

Epreuvez-vous une douleur quelconque?
EMPLOYEZ LE
"PAIN KILLER"
DE DAVIS.
Et vous serez soulagé instantanément.
GARE AUX CONTREFAÇONS.
25 Cts. la Bouteille.

LE COMBAT

DES

TREIZIÈME

Par un revirement brusque, elle eut senti que l'aveu était impossible, au moins ce soir ; elle eut voulu que cette barque, si avidement désirée et attendue, retournât au môle ; mais la barque était là, tout près, et l'on entendait le bruit cadencé des rames, tour à tour plongeant dans l'eau pour en sortir et replonger encore.

—Zoraïde, le voici, dit elle à sa compagne.

Zoraïde leva à peine la tête, et reprit son ouvrage et sa chanson.

Ginevra descendit le long d'un escalier taillé dans le roc et s'approcha de l'endroit où la barque venait de toucher ; Fieramosca déposait les rames au fond et attachait l'embarcation au rocher.

Si la jeune femme hésitait à déclarer sa résolution, Hector, de son côté ayant de graves révélations à lui faire, ne se sentait guère plus de courage qu'elle.

Depuis longtemps éloigné du théâtre de la guerre, il n'avait pas entendu parler de Grajano. Quelques soldats venus de la Romagne, mal informés ou trompés par une similitude de noms, lui avaient affirmé que le piémontais était mort dans une bataille. Il n'avait pu s'assurer du fait, et dans le fond du cœur, ne craignait-il pas que cette nouvelle fût démentie ?

Mais la vérité venait de s'imposer à lui, évidente, terrible, implacable. Que faire en pareil cas ? Devait-il annoncer à Ginevra que son mari était vivant ? Quels périls, quels chagrins alors ? Mais, cacher la vérité n'était-ce pas mentir à sa conscience ?

C'est ainsi, tiraillé par l'incertitude, qu'il arriva dans l'île. Rien encore n'était décidé dans son esprit lorsqu'il vit Ginevra, et, triste ressource des âmes faibles ou tourmentées, il se fia à l'avenir, et attendant l'inspiration, il pensa : Nous verrons ce qu'il faudra faire.

—Je suis venu bien tard ce soir, nous avons eu de l'occasion, mais je vous apporte de grandes nouvelles :

—Des nouvelles ! bonnes ou mauvaises ?

—Bonnes, et dans quelques jours, je l'espère, elles seront encore meilleures.

En parlant ainsi, ils avaient gravi le petit escalier, et se trouvaient sur l'esplanade, devant l'église.

À l'extrémité du rocher plongeant dans la mer, il y avait un petit retrait avec une croix de grands cyprès plantées, et, tout autour, des sièges rustiques ; c'est là qu'ils s'assirent. Les rayons de la lune commençaient à briller pendant que les dernières lueurs du crépuscule s'éteignaient, Fieramosca continua :

—Réjouissez-vous, Ginevra ! Voici un jour glorieux pour l'Italie ! je connais votre patriotisme pour douter de votre joie, quand vous apprendrez que je suis des champions italiens.

Avec le feu, l'enthousiasme, la confiance d'une âme généreuse, il raconta les événements que nous connaissons l'insulte, la provocation et l'annonce du combat.

Ginevra, accablée d'émotions diverses, sentait son sein se gonfler ; ses yeux brillaient étincelants d'orgueil. De sa main tremblante et

débile, elle saisit la garde de l'épée de Fieramosca en s'écriant :

—Ah ! que n'ai-je un bras d'homme ! Je ferais siffler aussi, dans l'air, cette lame que je puis à peine soulever ! Vous n'iriez point seul... Peut-être me dira-t-on : " Les Italiens sont vainqueurs, mais nous avons perdu..... " Non, non, j'ai confiance.

Tout-à-coup, elle fut interrompue par un torrent de larmes, qu'elle arrêta en essayant de sourire et en disant :

—Pauvre femme ! j'ai voulu parler d'épées, de batailles, et je ne puis même maîtriser une émotion passagère. Mais pardonnez, je pensais à tous ceux qui m'étaient chers, à mon brave et vieux père, mort à Capoue..

De nouvelles larmes lui montèrent aux yeux et l'empêchèrent de continuer. Après un silence long, solennel, elle dit d'une voix basse et grave :

—Hector, mon frère, je ne sais ce que l'avenir nous réserve ; peut-être allons-nous être séparés pour toujours....

—Je puis mourir, je le sais, interrompit Hector ; mais je mourrai digne de vous !

—Non, mon ami ; ce n'est pas à votre mort que je fais allusion en parlant d'une séparation possible, prochaine même. N'avez-vous pas pensé déjà que mon inaction est coupable que je n'ai pas droit à cette douce sécurité de la retraite, et que d'autres devoirs m'appellent ? Si nous devons nous quitter comme je le crains, mais comme je le désire, vous me reprocheriez, peut-être, d'avoir manqué de sincérité. Nous avons juré que le passé serait à jamais enseveli entre nous, et je reconnais que pas un mot, pas une allusion même, fugitive, ne vous a échappé depuis lors. C'est moi, maintenant, qui dois exhumer ce passé pour éclairer certaines phases obscures de ma vie ; je le dois surtout pour la mémoire de mon père. Il vous avait promis ma main, vous pouvez l'accuser d'avoir manqué à sa parole. Quand vous m'avez vue mariée à un autre, vous vous êtes abstenue, sur ma demande, de tout reproche, de toute question. Maintenant, vous allez savoir de mon histoire ce que j'en sais moi-même.

Hector, cherchant à repousser ces douloureux souvenirs, se tenait immobile, les sourcils froncés, faisant appel à toutes les énergies naturelles ou factices de son être.

—Parlez, je vous écouterai avec calme, dit-il à Ginevra. Si vous avez cru devoir garder le silence jusqu'à présent, j'ai respecté les motifs qui vous l'imposaient.

Mais, tout en disant ces mots, il ne pouvait maîtriser un tremblement nerveux.

Ginevra poursuivit :

—Quelque temps après votre départ de Capoue, la ville fut emportée d'assaut par l'ennemi. Notre résistance avait été furieuse, désespérée, aussi les soldats, dans leur exaspération, se livraient-ils à toutes les horreurs des représailles ; on n'entendait que les cris de triomphe des vainqueurs, les cris d'angoisse et d'agonie des victimes, au milieu des arquebuses et des craquements de l'incendie.

Mon père, grièvement blessé, avec un petit nombre de défenseurs ralliés autour de lui, s'était réfugié dans le palais du gouvernement dont une compagnie, commandée par Grajano, s'empara. On occupait successivement chaque pièce en jetant à bas les portes. Nous étions acculés dans l'appartement que j'habitais, et il n'y avait aucune issue.

Un coup d'œil jeté par la fenêtre nous montrait les rues pleines de soldats, qui recevaient les fuyards sur leurs piques, ou les poursuivaient l'épée à la main, la mèche à

l'arquebuse, ou les fauchaient avec leurs grandes hallebardes. Plus loin un cercle de feu : toutes les maisons brûlaient autour de nous.

La dernière porte tomba et Grajano, à la tête des siens, l'épée haute, parut dans la chambre. À genoux, j'entourais de mes bras les jambes de mon pauvre père défaillant, qui, la tête fendue, les cheveux et la figure ensanglantés, essayait encore de soutenir une lutte impossible.

Un des hommes d'armes qui accompagnaient le chef, se jeta entre lui et mon père. Il dit quelques mots à Grajano qui, tout en murmurant, remit l'épée au fourreau, et éloigna les soldats. Le calme se rétablit comme par enchantement.

Mon père, à bout de forces, s'était laissé tomber sur un lit. Je vis comme dans un rêve l'homme d'armes penché vers lui, faire certains gestes avec les mains, et prononcer différentes paroles à l'oreille du malheureux blessé. Celui-ci soupirait, frémissait, et, de la tête, semblait protester contre un ordre qui lui était odieux.

L'homme d'armes jeta les yeux sur moi : la visière du casque était abaissée et je ne pus voir les traits de son visage ; mais à travers la fente, son regard fascinant, impérieux, dur et froid, me donna un frisson mortel.

Le lendemain mon père était à l'agonie, on avait cessé de piller, éteint les incendies, et un calme relatif, le calme du tombeau, succédait aux horribles rumeurs de l'invasion. Mon père me fit appeler et, pendant un de ces intervalles de lucidité qui sont comme des intermèdes dans le délire, il me dit :

—Ma fille, ne mets jamais en doute mon honneur ; tu es la fiancée d'Hector, mais votre mariage ne s'achèvera que dans le ciel. Oublie-le donc ici-bas : demain, tu seras la femme du capitaine Grajano...

Et comme cette pensée m'horrifiait et que je protestai avec toute la force de mon affection pour vous, avec toute la puissance du serment juré, il reprit :

—Ginevra, tu sais qu'aucune considération humaine ne me rendrait parjure, mais il le faut, il y a de ta vie, il y va de mon salut éternel.

Je subis donc mon sort. Fieramosca soupira sans dire un mot, pendant que Ginevra continuait :

—Vous savez que le hasard nous mit en présence l'un de l'autre, à Rome. En vous voyant, un cri m'échappa. Je reçus vos visites amicales, mais je n'ai pu, ni voulu desserrer les lèvres. Qu'eussé-je dit ? Pourrais-je me justifier sans accuser mon père ?

J'ai très-peu connu celui que je dois appeler mon mari. Après avoir reçu la bénédiction nuptiale, qui nous fut donnée dans des circonstances si étranges et si dramatiques, près du cadavre à peine refroidi de mon père je dus suivre passivement Grajano, qui vous le savez, fut blessé peu de temps après, à l'attaque d'une bicoque. Je n'ai, d'ailleurs, rien à lui reprocher, quand à sa conduite vis-à-vis de moi ; dans sa complète indifférence, il m'a toujours laissé une liberté absolue d'allures, et je fus matériellement bien traitée. Il paraissait me considérer comme une étrangère qui a droit aux égards des visiteurs.

Profitant de cette liberté, qu'il voulait bien me laisser, j'allais souvent seule, ou avec une unique servante, à la tombée de la nuit, prier dans les églises, et puis errer dans les quartiers discrets de Rome. Il me plaisait de m'égarer ainsi au milieu des ruines, en suivant le cours de mes tristes pensées.

Un soir, je descendais les degrés de l'Ara Coeli, plus que jamais absorbée par ma sombre rêverie, indiffé-

rente aux bruits de la foule, qui, comme moi, venait d'assister à la cérémonie du salut ; l'idée me vint de traverser tout le Forum, et de m'asseoir sur un des fragments de colonne qui jonchent le sol du Colisée.

Dans le silence imposant de ces grandes ruines, du sommet desquelles descendaient les rayons de la lune, j'interrogeais les secrets de la destinée qui m'était faite, et je savourais, pour ainsi dire, les amertumes du passé.

J'étais là depuis quelque temps, abîmée dans mes réflexions, lorsque j'en fut tirée par le bruit de pas discrets, furtifs, et celui de deux voix humaines.

Instinctivement, je me réfugiai à l'ombre d'un pilastre, ne voulant pas dans ce lieu isolé, attirer l'attention des survivants, qui pouvaient être des malfaiteurs. Je ne pouvais m'enfuir sans faire crier le sable sous mes pieds, et je demeurai là muette, tremblante, retenant mon souffle, car les hommes venaient précisément de s'asseoir sur le fût de colonne brisée que je quittais. N'étant qu'à quelques pas d'eux, j'entendis toutes leurs paroles, et j'écoutai d'autant mieux, comme vous allez le comprendre, que cette conversation avait un puissant intérêt pour moi.

Les deux hommes étaient drapés dans de grands manteaux, et portaient des chapeaux dont le bord était rabattu sur le front. Le plus grand des deux avait le visage tourné de mon côté : un rayon de lune l'ayant éclairé en face, pendant une seconde, une seconde à peine, ce fut suffisant pour me faire rencontrer le sombre regard de l'homme d'armes de Capoue.

Quant à l'autre sa voix le trahit ; je l'avais déjà vu chez Grajano ; on le disait habile médecin, et il s'appelait Jacopo de Moniebuono.

—Messire, dit le premier, avec une de ces intonations froides et railleuses qui vous figent le sang dans les veines, messire Jacopo, je vous ai fait venir ici parce que vous êtes un scélérat et un poltron... Pas de geste pour protester, je vous prie. Scélérat, j'ai besoin de vous ; poltron, je vous tiens ; donc, tout est pour le mieux. Vous aimez l'argent, paraît-il, car un de vos oncles ne se hâtant pas de mourir, comme vous héritiez de lui cela vous impatienta ; vous aimez l'argent, mais vous êtes aussi un très savant homme, car vous avez, à l'intention du pauvre vieil oncle, composé fort habilement un de ces poisons qui tuent avec lenteur sans laisser aucune trace... Allons, mon maître ! ne vous troublez pas ! Encore une fois, vous me plaisez tel que vous êtes. Avez-vous remarqué que depuis votre premier crime, tout vous a réussi ? Vous n'étiez guère qu'un charlatan de village et vous voilà devenu une des célébrités de Rome ; cela vous prouve que je sais protéger les miens...

—Mais monseigneur, si votre Excellence..... balbutiait le malheureux.

—Qui vous a dit, messire, que j'eusse droit à aucun titre ? interrompit l'autre. Eh bien ! oui, vous avez raison, je suis un puissant seigneur, puissant comme Satan lui-même. Quand un homme a commis un crime, il tombe entre mes mains et devient un de mes agents ; voilà pourquoi je vous ai dit que vous m'apparteniez ; mais continuons je vous prie. Vous connaissez un certain gentilhomme qui s'appelle don Claudio Grajano, d'Asti, vous fréquentez sa maison ?

—Oui monseigneur. —Vous savez qu'il est nouvellement marié avec Ginevra de Monteleone, fille du gouverneur de Capoue mais ce que vous ne savez pas, ce

que Ginevra elle-même ignore, c'est...

Ici il baissa tellement la voix que je pus seulement saisir au vol quelques mots décousus comme ceux-ci : confiscation...royaume de Naples...biens immenses...testament...retour au trésor...mariage imposé...il me les faut.

—Monseigneur exige de moi?... demanda Jacopo tout tremblant.

—Une petite composition que vous saurez tirer de vos fourneaux d'alchimistes, vous qui soignez si bien vos oncles.

—Quoi ! cette belle créature, si jeune !

—Apprenez deux choses, messire. La première, c'est que depuis longtemps, sans le vouloir, vous faites partie de l'association dont je suis actuellement le grand-maître ; sachez que la moindre tergiversation est le signal de la mort d'un associé : la seconde, c'est que nous ne commettons jamais de crimes inutiles ou de violences qui épouvantent et irritent le public. Il faut procéder de façon à ce que des résultats, depuis longtemps prévus, semblent la conséquence d'événements naturels. Nous recherchons la puissance, une puissance qui nous rende les maîtres du monde, et le moyen le plus sûr, c'est la richesse. Il nous faut donc de l'or, beaucoup d'or ; voilà le but ; pour y arriver, tous les chemins sont bons, mais je choisis les moins raboteux. Il vaut mieux acheter dix hommes que d'en tuer un seul. On ne se décide à pareille extrémité que quand l'homme est absolument gênant. Il me faut, vous ai-je dit, une reconnaissance de Ginevra, elle signera de gré ou de force certain acte que je ferai rédiger. ... Vous êtes habile médecin, mais nous avons aussi des notaires industriels chez nous. Il faut enfin que Ginevra disparaisse, mais nous ne la ferons pas mourir...

—Cependant, monseigneur, objecta le misérable, son mari...

—Son mari, interrompit l'autre avec une sorte de ricanement, aura le bon goût de s'éloigner en temps opportun. Celui-là, je le tiens par son défaut dominant ; il n'est pas avare, mais continuellement tourmenté par des besoins d'argent, il est rapace ; on jettera un gros os à ronger au dogue, et il ne grognera pas.

—Encore un mot, j'ose prier votre Excellence de prévoir tous les cas : je ferai remarquer que certain jeune homme...

—Oui, vous voulez parler d'Hector Fieramosca, un gentil compagnon, qui était le fiancé de Ginevra ; vous comprenez maintenant que son mariage compromettrait gravement les intérêts de l'association. Aussi ne l'ai-je pas permis. Vous allez me dire qu'il fait des démarches pour trouver sa fiancée, qu'il remuera ciel et terre, soit messire ; mais qu'importe, puisqu'il ne trouvera rien ? D'ailleurs s'il était trop clairvoyant, comme je n'ai aucun intérêt à le ménager, vous sentez bien qu'on l'écarterait de notre chemin.

Et ici, il fit le geste de Tarquin abattant les pavots du jardin.

Hector qui, muet de stupeur, avait jusqu'alors écouté en silence, s'écria :

—Ah ! Ginevra, je commence à comprendre tout le dévouement de votre silence ; me sachant enveloppé dans la trame de ces scélérats, vous pensiez à ma sûreté plus qu'à la vôtre !

Je n'ai pas fini, reprit Ginevra. L'homme au masque, car il était masqué ce soir-là, dit à maître Jacopo :

—Je vous ai dit que j'épargnerais la vie de Ginevra ; cependant pour tous, il faut qu'elle soit morte...

—Je connais le reste, dit Hector ; mais répondez-moi, de grâce. D'après la conversation de ces bandits, d'a-

près les événements qui ont eu lieu, pensez-vous que Grajano ait agi en connaissance de cause ?

—Je n'oserais assumer la responsabilité d'une telle accusation ; mais j'ai tout lieu de soupçonner qu'il a sinon agi de connivence, au moins subi tacitement la volonté de...

—Bien, un dernier mot et celui-là sera décisif. Dans votre âme et conscience, devant Dieu qui nous entend, si par hasard votre mari était vivant et que vous retombiez entre ses mains, croyez-vous qu'il vous livrerait à ce scélérat étranger ?

Ginevra demeura un instant silencieuse, puis, regardant Hector bien en face, elle dit lentement, comme pour souligner chaque mot :

—Sur mon âme et conscience, devant Dieu qui nous entend et nous jugera, je le crois... mais, ajouta-t-elle aussitôt, je ne transigerai pas avec mon devoir...

—Cela suffit dit, Hector ; voici Zoraïde.

En effet, la jeune arabe parut portant au bras gauche un panier plein de fruit et de pâtisserie, et tenant à la main un flacon de vin blanc.

Ses vêtements avaient la coupe européenne, mais dans le choix et la disposition bizarre des couleurs trévives, on reconnaissait le goût oriental ; sa coiffure pittoresque rappelait son origine. Elle avait le sourcil bien arqué, le regard fier et sombre, la teinte brune et dorée des races musulmanes ; ses façons étaient brusques, hardies, sauvages et en même temps caressantes.

Elle regarda les jeunes gens et leur demanda quel était le sujet de l'entretien. Hector se hâta de lui raconter les origines du combat qui allait avoir lieu.

La jeune fille secoua la tête en disant :

—Pourquoi tant de colère et de bruit ? parce que les Français ont dit qu'ils vous estimaient peu. Il me semble qu'ils ne se contentent pas de le dire ; ils le prouvent, en venant chez vous manger vos biens et vous chasser de vos maisons pour s'y installer. Mais les Espagnols ne vous méprisent-ils pas aussi en agissant comme les Français ? Ce n'est pas le cerf qui fait déloger le lion de sa tanière, mais le lion qui débusque le cerf et le dévore.

—La force brutale ne peut pas tout décider comme chez les barbares. Il serait trop long de vous raconter comme quoi la couronne de France a, sur le royaume, certains droits qui remontent à un Robert Guiscard, par suite d'une concession de l'Eglise.

—Voilà où je ne comprends plus ; le livre, que Ginevra m'a donné pour m'instruire, ne renferme-t-il pas les paroles de Aïssa ben Yousof ? Et celui-ci ne dit-il pas que vous, chrétiens, faits à l'image de Dieu, devez être rachetés par son sang ? Que parmi vous il y ait des gens qui abusent de la force pour prendre la vie et les biens de leurs semblables, je vous l'accorde ; mais que cette violence constitue un droit qui se perpétue de père en fils, voilà ce que je ne comprends plus du tout.

—Et cependant, sans ce droit, dit Hector en souriant, que deviendraient les rois, les empereurs, les nations ? Mais, laissons cela, et essayons de nous réjouir s'il se peut. On dit qu'à table, il ne faut pas parler des morts ; ne parlons pas non plus de batailles et de politique. Gonzalve va donner des fêtes splendides, avec tournois, ballets, courses de taureaux ; il y a une trêve entre les Français et nous.

La soirée s'acheva joyeusement, en apparence du moins, et Fieramosca quitta les deux femmes pour retourner à Barletta.

IX

FANTOMES ET BRIGANDS

Les bons pêcheurs savent avec quels engins on attrape les poissons, et les astucieux savent dans quels filets se prendront leurs semblables.

Le plus dangereux des appâts est celui qui chatouille l'amour propre. Aniello le savait bien, et c'est en connaissance de cause qu'il avait agi sur don Litterio.

Ce pauvre homme quittant l'antichambre de Gonzalve, ne se sentait pas de joie.

Il fut exact au rendez-vous convenu le soir à l'auberge du Soleil. L'employé de la commune, ce merveilleux chercheur de pistes, avait beaucoup promis, peu cherché et n'avait rien trouvé ; on ne put donc donner aucun renseignement au confident de l'Inconnu.

Le soir, à souper, la femme et la servante de don Litterio virent, à ses airs mystérieux et convaincus, qu'il avait quelque grand projet en tête. Son secret faillit lui échapper ; il laissa filtrer quelques demi-aveux, puis, craignant une indiscretion, alla se coucher précipitamment.

La nuit lui parut longue. Dès le matin, il s'habilla et alla se planter chez un barbier, c'est là que don Aniello devait venir le retrouver. Il s'assit sur le banc de la boutique, où, chaque matin, le notaire, le médecin, le pharmacien et quelques autres notabilités venaient faire un bout de conversation.

Une jambe croisée sur l'autre, le coude dans la paume de la main gauche appuyée sur un genou, et le menton dans la main droite, notre homme se donnait des airs importants, et manifestait son impatience en secouant la pied.

Notaire, pharmacien et médecin lui avaient dit plusieurs fois :

—Bonjour, sire gouverneur ; et comment va la santé, ce matin ?

Mais comme Litterio ne répondait pas, il murmurèrent :

Que diable y a-t-il de nouveau, aujourd'hui ?

Don Litterio, impassible, les laissait dire. Il avait deux visages ; l'un tout souriant, et plein de complaisance pour les supérieurs, l'autre sévère et anguleux pour les personnes infimes, ce qui, d'ailleurs est le propre de tous les imbéciles.

Au bout d'une demi-heure, il entendit quelqu'un disant derrière lui :

—Excellence, seigneur gouverneur, si vous daignez agréer...elles ont été cueillies avec la rosée...

Il se retourna et vit Gennaro Rafamillo, le jardinier de Sainte-Ursule, qui lui offrait de prélever la dime sur un panier de fruits. Il venait ainsi chaque matin et savait, par ce petit sacrifice, vendre au-dessus du cours sans que l'autorité s'en inquiétât.

—Il s'agit bien de tes cerises, manant ! répondit don Litterio avec dédain.

Cependant il regarda le premier, et les joues gonflées, avec un air superbe, il prit quelques feuilles de vigne sur lesquelles il amoncela un tas de cerises, qu'il commença à manger.

—N'est-ce pas qu'elles sont bonnes, seigneur gouverneur ? J'en ai porté, hier soir, à madame, et elle m'a dit n'avoir jamais rien vu de plus beau.

—De quelle dame veux-tu parler ?

—Madame Ginevra, une noble dame napolitaine, dit-on, dont le frère, qui est au service de monseigneur Prosper, vient souvent chez nous. Elle loge, vous savez, dans la chambre destinée aux étrangers.

Le gouverneur sentit qu'on lui posait la main sur l'épaule. C'était Aniello, qui dit tout bas :

—Laissez-moi, faire nous tenons le fil.

Et, interrogeant adroitement le jardinier, d'ailleurs très bavard, il obtint tous les renseignements nécessaires.

—Maintenant, dit-il à Gennaro, pourrais-tu m'indiquer quel est ce frère, s'il se trouvait dans la salle avec les autres gens d'armes ?

Le jardinier se prêta encore à cette fantaisie et lui montra Hector.

—Parfaitement, fit Aniello, qui renvoya Gennaro à son marché.

Quelque temps après, la salle étant vide, le gouverneur et Aniello étaient attablés en face d'un flacon de vin doux et deux verres.

—Messire, commença Aniello, avec un air de componction et de modestie, la découverte est faite ; mais avant d'entrer en affaire avec vous, j'aurais deux mots à vous dire. Voyez-vous, j'ai beaucoup parcouru le monde, et je puis me vanter de connaître les hommes. Vous me croirez si vous voulez, mais je vous assure que j'ai rarement rencontré une personne dont l'intelligence me fut plus sympathique...

Don Litterio voulut l'interrompre.

Non, non, vous ne me connaissez pas ; je suis tout rond, moi, et, si je vous croyais un écerelé, eh bien ! ma foi, je vous le dirais aussi franchement que je vous dis le contraire. En tout cas, vous me revenez tout-à-fait, et je désire vous être utile ; mais il faut pour cela que cela que vous me connaissiez et que vous ayez confiance en moi. Il ne suffit pas de vous fier à mes paroles, vous me jugerez d'après mes actes.

Il inventa alors une de ces énormes bourdes, que la stupidité du gouverneur et les croyances de l'époque rendaient seules acceptables.

—Dans mon temps, j'ai été un grand pêcheur, dit-il, mais la grâce m'a touché, et après bien des voyages, j'ai été trouver un saint ermite du Liban. Celui-ci m'a imposé comme pénitence, de continuer à parcourir le monde pendant sept ans de suite, et de mettre ma science au service de la charité universelle. Aussitôt que l'occasion de faire une bonne action se présente, il me faut, à travers n'importe quels périls, accomplir mon œuvre ; et moi, je dois rester humble et pauvre au milieu des richesses ; c'est à cette condition que mes péchés m'ont été remis. Ceci vous explique l'ardeur avec laquelle je poursuis la guérison de votre ami, dont la folle passion pourrait amener la damnation éternelle. Pour réussir, il faut que je voie cette madame Ginevra, qui, je n'en doute plus, est la personne en question ; mais, introduirez-vous dans cette sainte maison un inconnu qui, en somme, peut être un scélérat ?

Oh ! n'allez pas vous récrier, il y a tant d'hommes pervers dans ce monde ! Je puis, avec l'aide de Dieu et grâce à des secrets merveilleux puisés en Orient, dévoiler les trésors cachés, arrêter la balle d'une arquebuse, je puis bien d'autres choses ; et quand vous me verrez agir, vous reconnaîtrez la vérité de ma mission sur terre. J'ai souvent obligé des amis en leur livrant ainsi les trésors que mon art me fait découvrir ; je n'en prélève jamais que le strict nécessaire. Je me sens tout disposé à vous rendre un service de cette sorte, si par ma science, j'arrive à trouver quelque dépôt précieux à Barletta ou dans les environs.

Dépêchons-nous, d'ailleurs, car ma pénitence m'impose l'obligation de ne jamais rester plus d'une semaine au même endroit.

A moitié persuadé, le gouverneur demanda, pour plus ample conviction, à voir par lui-même une des preuves merveilleuses du savoir de l'étranger.

—Qu'à cela ne tienne, je me mets en campagne de suite.

(A suivre.)

Causeries littéraires

LE DERNIER ACADEMICIEN

(Suite et fin)

II

LITTÉRATURE DE M. LE CONTE DE LISLE

31 octobre 1869.

Nous sommes prié de revenir sur Kain, et d'en faire connaître avec plus de détail la littérature. Tout le monde ne fréquentant pas le passage Choiseul, on aimerait à savoir comment ils chantent par là, principalement M. Leconte de Lisle, puisqu'il a l'honneur d'être le coq d'un établissement où M. Coppée fait figure d'oiseau bleu. L'amusement est facile à donner.

Comme il en est à Dufaure, à Dupuis et à Renan pour le christianisme et la philosophie religieuse. M. Leconte de Lisle en matière de versification en est aux premiers romantiques. C'est un novateur attardé ; semblable à la plupart des aigles contemporains, il porte des ailes de pigeon. Son innovation personnelle consiste à employer, dans la grandiose et le lugubre, certains effets que Musset réservait pour *Mardoche* et la *Ballade à la lune*. Il a des enjambements, des bris de césure, des jonctions et des disjonctions qui feraient hurler Viennet dans le tombeau.

Il commet d'ailleurs ces excès avec conscience et gravité, sans vouloir aucunement rire. Il a la marche rectorale ; c'est en recteur, par principe qu'il choppe et qu'il jette des pierres dans les vitres. Manifestement né pour versifier, il lui serait aussi aisé de couper exactement ses alexandrins par le milieu qu'il serait impossible à M. Belmontet de ne pas trouver des rimes trop riches. Mais, par ces titubations, il veut probablement éviter la monotonie. Son dessein, qui est bon, serait de remplacer la mesure par le rythme, et il ignore que le rythme est aussi une mesure, la mesure exquise de la pensée et du son. Le rythme est vraiment le style c'est-à-dire l'ensemble de toutes les convenances, la propriété et la musique de l'expression formant un vêtement souple, juste et adéquat à la qualité et au mouvement de la pensée.

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Voilà un vers parfait, d'un rythme sublime. Cela est vaste et plein comme un bel horizon et comme une belle vie d'honnête homme. Le poète dit tout ce qu'il veut dire : une lumière céleste, la lumière poétique rayonne de sa double pensée :

Et tous devant l'autel, avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nou-
veaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices,
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.

Qui ne sent la force et l'ampleur de ce rythme racinien, si fidèle aux sages lois de la prosodie héroïque ? Mais il n'y a pas moins de rythme

dans l'enjouement de la Fontaine :

L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant.
La faim, l'occasion, l'herbe tendre et, je pense,
Queique diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Mais le rythme est le don du poète, inaccessible à l'effort du rimeur.

Ce n'est pas que M. Leconte de Lisle soit à nos yeux tout simplement ce qu'on appelle un rimeur. Sa langue n'est point ce veule et plat bavardage du maniaque qui tricote des rimes, sans autre but apparent que de mêler ensemble des substantifs et

des adjectifs également décolorés. Ses mots ne manquent point d'arête, ni surtout de couleur ; et sa couleur, quoique fausse, a un premier aspect très vif, parfois éblouissant. Seulement, il ne travaille pas sur ses propres inventions. La couleur est à lui, non pas le dessin. Il imagine cette couleur étrange pour des étrangetés que d'autres ont imaginées ; en un mot, il colorie des gravures.

Son habileté en ce genre le tire du commun ; il n'ennuie pas immédiatement (nous parlons pour nous,) quoique toujours le même. Sans pouvoir dire en quoi son Kain, poème hébraïque, et même "kaldaïque," diffère des poèmes barbares, tartares, grecs, hindous, qu'il a publiés déjà, nous l'avons lu d'un bout à l'autre, malgré la privation la plus absolue de tout mouvement de sympathie quelconque, et plutôt révolté au fond de l'esprit comme au fond de l'âme. Mais enfin la machine est curieuse, elle joue bien et elle produit son effet.

Cet effet invariable est une sensation de rêve lourd et décousu. On voit et on entend des choses dont on ne se rend pas compte : d'immenses ombres farouches, qui s'allongent, dans de fausses ténèbres et dans une fausse lumière, escortées d'immenses bruits confus. La vue et l'ouïe sont frappées jusqu'à se ressouvenir, et ce rêve vague rappelle des rêves plus évanouis. L'intelligence ne perçoit rien de net, le cœur n'entend rien qui le touche ; la curiosité seule est saisie, mais elle l'est fortement. Puis tout s'enfonce dans le brouillard et tout y reste enveloppé. On ne se rappelle pas une figure, on n'a pas retenu un seul vers. Cependant, que de figures gigantesques et que de vers bien faits, sonores, souples, flamboyants, niellés comme le meilleur acier de Damas et capables de trancher des rochers ! Seulement ils n'entrent pas dans le cœur. Millevoje a mieux réussi avec son pauvre fer-blanc.

La musée du Louvre possède une célèbre mêlée de Salvator Rosa. Dans un site sauvage, au milieu des ruines quelques centaines de furieux se portent de terribles coups. La rage est sans pareille ; on se perce, on se renverse, on s'étrangle, on s'écrase... et personne n'a une égratignure ni une goutte de sang. Voilà justement l'effet des poèmes de M. Leconte : un simulacre enragé d'effort et de douleur, point de blessures ; ni sang ni armes. Choc de nuées sans pluie et sans tonnerres.

Il décrit à outrance. Nous avons rappelé l'autre Delille, son quasi-homonyme et qui semblerait son contraire. En vérité de l'un à l'autre il n'y a pas si loin qu'il semble, et ces extrêmes se touchent. Tous deux font leur principale affaire de décrire, parce que le don d'imaginer, le don de sentir et peut-être le don de penser leur manquent. Ils n'ont que l'œil extérieur, que l'écorce de la poésie ; la sève et la source leur sont inconnues. L'ancien Delille, qui se contentait d'être philosophe, et qui se piquait d'être correct, serait aujourd'hui libre-penseur, irrégulier et peut-être pédant. Il écrirait Kain par un K, et ferait facilement du kainite et du kaldaïque. Le jeune Delille, "il y a quinze lustres," eût décrit les jardins, l'imagination, la lecture, le café, les échecs, et n'eût su peindre Iris et les rochers qu'en bleu tendre. C'est le même homme ignorant de l'homme, s'exerçant au même jeu puéril avec la même dextérité. Seulement l'un est né sous Voltaire, et l'autre sous Victor Hugo.

S'il faut marquer une différence, peut-être que la part d'imagination de l'ancien Delille ne fut pas la plus restreinte. Autant que nous en pouvons juger à la distance de ses

œuvres et de son temps, l'abbé Jacques puisait moins dans le fonds public. Les descriptions de M. Leconte de Lisle sont bourrées de réminiscences plastiques fournies par l'architecture, la statuaire, la peinture et le dessin, à qui d'ailleurs toute notre poésie matérialiste emprunte considérablement, surtout dans les vastes et abondants domaines de leurs caprices.

M. Leconte de Lisle est né sujet, non fils de M. Hugo. Il serait plutôt, s'il n'avait qu'un seul père, le fils du coloriste Eugène Delacroix.

Sans doute M. Hugo est le père de celui-ci et de toute la race, ancêtre infiniment plus grand que sa postérité. Cependant Delacroix nous semble avoir donné à notre poète plus que ne lui a donné aucun autre. Il est sa partie colorante, qui domine tout et se sacrifie tout. On peut dire qu'il a Eugène Delacroix dans les yeux. Souvent il excelle véritablement à le reproduire.

M. Théophile Gautier, dont la main est plus féconde que l'esprit, a créé cette ressource de piller des arts au profit (maigre profit !) des lettres. Il lui doit son poème d'*Albatus*, un instant fameux. On nommerait les inventeurs, les architectes, statuaires et peintres, de tous les décors, scènes, figures et attitudes qu'il y fait passer. M. Hugo lui-même n'a point dédaigné ce secours. M. Leconte de Lisle en abuse, mais il se borne au fantastique grandiose et lugubre. On retrouve chez lui quantité de statues et perspectives dont les originaux sont connus. Parfois il en donne une photographie. On croirait même, vu l'habileté de sa main, qu'il a ce travers de préférer la photographie au tableau.

La photographie a des excès d'ombre, des heurs et un manqué qui lui plaisent davantage. Si ce n'est pas volonté, c'est impuissance. Peut-être bien qu'en effet la lumière et la couleur ne sont pas en lui. Il les montre. Elles sont mises après coup. Elles ne résident pas dans le verbe. Elles sont plaquées par l'adjectif, et quand, par hasard, le vrai mot, le verbe les contient, alors il n'est pas rare que l'adjectif, nécessité par la mesure ou par la rime, vienne les assourdir. Mais, en général, l'épithète gronde, rutil, fait vacarme, et le verbe au contraire, qui devrait luire par lui-même et porter la vie, est terne, défaillant ou tout à fait invalide.

Ajoutons que le procédé, tout en amusant ou plutôt en irritant la curiosité, ne laisse pas d'engendrer une monotonie accablante. Cette coloration artificielle arrive à peser tout autant et plus peut-être que le gris et le bleuâtre permanent de l'abbé Jacques et de Saint Lambert. D'un autre côté, ce grandiose démesuré et ce colossal postiche ces horizons toujours immenses amoncelés, ces hommes et ces femmes qui sont toujours des géants et toujours des géants et toujours des cariatides de marbre ou de bronze, ces paysages qui ne cessent pas d'étaler tous les bariolages du châte indien, et ces tigres, et ces lions, et ces ours, et ces mers, et ces vents qui n'ont jamais fini de rugir et de hurler, ah ! que tout cela excède, et que l'on se plaît à réciter :

Pâle et mourant à son aurore,
Un jeune malade à pas lents !

Écoutez un instant ces rauques et stériles passages.

Dans la description de la tempête qui annonce le déluge, les nuées, "émergeant de la cuve ardente de la mer," tantôt "pendent dans l'air d'airain," tantôt, "hurlantes," s'éroulent, tandis que

Vers le couchant rayé d'écarlate, un œil louche
Et rouge s'ençait dans les écumes d'or.

Le soleil (c'est lui) une œil louche

et rouge ! Passe pour rouge, mais pourquoi louche ? C'était bien la peine de faire une révolution contre ceux qui appelaient le soleil "le flambeau radieux," ou "l'astre qui nous éclaire !" et c'est une imagination à embellir la poésie héroïque, d'y faire entrer des mots et des images qui dépareraient la prose familière des journaux.

Plus loin, nous trouvons :

Le sable aux dunes noires
Plein du cri des chacals et du renâtement
De l'onagre....

Et la strophe suivante :

Changées
D'un livide brouillard chaud des fuyves odeurs
Que répandent les ours et les lions grondeurs,
Ainsi que font les mers par les vents outragées,
On entendait râler de vagues profondeurs.

Aspect d'Henokhia :

Thogorma dans ses yeux vit monter des murailles
De fer d'où s'enroulaient des spirales de tours,
Et des palais cerclés d'airain sur des blocs lourds,
Ruche énorme, géhenne aux lugubres entrailles
Où s'engouffraient les forts, princes des anciens
jours.

On a vu la gravure chez tous les marchands. Voici les cariatides

Hommes :

Ils s'en venaient...
Plus massifs que le cèdre et plus hauts que le pin,
Suant échevelés, soufflant leur rude haleine
Avec leur bouche épaisse et rude, et pleins de faim.

Femmes :

Elles allaient, dardant leurs prunelles superbes,
Les seins droits, le col haut, dans la sérénité
Terrible (?) de la force et de la liberté,
Posant tour à tour dans les ronces et les herbes,
Leurs pieds fermes et blancs, avec tranquillité.

Viellards :

...Le poing sur leurs crosses
Des vieillards regardaient dans leurs robes de peaux,
Spectres de qui la barbe inondant leurs poitrines
De son écume errante argentait leurs bras roux,
Immobiles, de lourds colliers de cuivre aux cous,
Et qui d'en haut, dardaient l'orgueil plein les narines,
Sur leur race des yeux profonds comme des trous.

Gravures d'Alfred Duret.

Nous avons cité le cavalier, le *Kéroub* qui accourt vers la ville maudite sur un *furieux étalon*. Comme les géants sont pleins de faim, comme les vieillards d'Henokhia ont de l'orgueil *plein les narines*, comme le sable est plein du *cri des chacals*, cet ange est *plein des clameurs funèbres*.

Sa chevelure blême en lanières épaisses
Crépétait au travers de l'ombre horriblement.

Ce furieux ange sur son furieux étalon est visible à Saint-Sulpice, dans la fresque de Delacroix représentant Héliodore.

Nous pouvons en rester là, c'est toujours la même chose. Les ingrédients poétiques de M. Leconte de Lisle ne sont pas plus variés que sa pensée : du fer, de l'or, de l'airain ; du jaune, de l'indigo, de l'écarlate ; des clapotements, des renâtements, des râlements et des cheveux qui crépitent dans l'ombre horriblement, il ne sort guère de ces musiques. On sait quelles idées elles accompagnent et font reluire. Perpétuel effort d'Icare, dont les ailes se détraquent et qui retombe...assis.

Il est d'ailleurs aussi supérieur dans son art aux disciples qui l'entourent sur le parnasse Choiseul, qu'il s'estime lui-même intellectuellement supérieur aux adorateurs "d'Javeh", ces stupides dont pas un depuis le commencement du monde n'a su voir comme quoi Kain est meilleur qu'Abel et plus grand que Dieu !

LOUIS VEUILLOT.

S. Ex. le Lieutenant-Gouverneur, Masson a écrit au Rév. M. Girard Supérieur du Séminaire de Sherbrooke, pour l'informer que malgré sa retraite, il continuera à donner chaque année la médaille d'argent qu'il avait l'habitude de décerner à l'élève qui s'est le plus distingué à l'examen pour le bachelaurat ès sciences. Cette générosité de l'Hon. M. Masson sera hautement appréciée par la jeunesse studieuse de Sherbrooke.

Nouvelles Diverses

Les Sauvages du Sang

Les Sauvages du Sang causent des troubles sérieux depuis quelques temps et l'on en appréhende de plus sérieux encore. Le lieutenant gouverneur Dewdney est parti pour McLeod hier soir à la nouvelle que les Sauvages du Sang avaient volé une quarantaine de chevaux aux Gros Ventres, au sud de la ligne pour se venger d'un vol d'une centaine de chevaux commis sur eux. Le lieutenant gouverneur s'efforcera par tous les moyens possibles de pacifier les Gros Ventres. Il est accompagné d'un détachement de police.

Triple empoisonnement

Au moment de mettre sous presse, dit le *Monde*, on nous annonce qu'un terrible accident est arrivé ce matin à la Pointe aux Trembles.

Trois hommes se sont empoisonnés et sont mourants tous les trois. Il nous a été impossible de recueillir beaucoup de détails sur la nature de l'empoisonnement; mais les faits essentiels nous sont rapportés comme suit:

Ce matin, les trois fermiers de l'ex-échevin Gauthier, ayant déjeuné ensemble, se rendirent aux champs pour reprendre leurs travaux. Sur la route, l'un d'eux, M. Célestin Pilon se sentit malade et dit à ses compagnons, MM. Jeannotte et Malouin, qu'il ressentait de violentes douleurs à l'estomac.

Bientôt les douleurs furent si vives qu'il dut s'arrêter et s'asseoir. Vers ce temps M. Jeannotte et M. Malouin furent pris à leur tour du même mal. Il leur vint alors à l'idée que ces douleurs devaient être des symptômes d'empoisonnement et, pendant qu'il leur en restait la force, ils se hâtèrent de retourner aux habitants donner l'alarme. Ce fut avec mille peines qu'ils purent regagner la maison. Les voisins avertis coururent les uns en quête du médecin, les autres vers l'endroit où était resté M. Pilon.

Ce dernier fut rapporté plus mort que vif et en proie à d'atroces tortures. Bientôt le médecin arrivait à son tour et déclarait les trois hommes empoisonnés. On dit que M. Pilon est mort et que les deux autres victimes sont aussi en grand danger de mort.

Recettes

PRÉSERVATIF POUR LES BESTIAUX CONTRE LES PIQURES DES MOUCHES

Pour préserver vos chevaux, vos bœufs, en général tout le bétail que vous voulez soustraire à la piqure des mouches, il suffit de laver, à la sortie de l'étable, les parties où se portent d'ordinaire les mouches, avec une décoction d'aloès socotrin, substance très amère, très peu chère, et qui se trouve chez tous les pharmaciens. Cette substance se fond très promptement dans l'eau. Dans deux pintes d'eau, on en mettra pour deux à trois centins; mais il faut se garder d'humecter avec cette décoction le nez et les lèvres de vos bêtes qui se lécheraient; c'est d'une amertume exécrable.

Les souffrances qu'éprouvent les animaux par la piqure des mouches, et surtout par celle des taons, les mettent quelquefois en fureur et exposent à de grands dangers les personnes qui s'en servent et entraînent aussi parfois la mort d'un animal de haut prix. Nous connaissons un cultivateur qui a perdu un cheval pour lequel il avait refusé \$600 quelque temps auparavant, uniquement parce que ce cheval avait été piqué par un taon et de fureur s'était jeté sur une amas de pierre qui se trouvait sur son chemin. Pourquoi n'essaie-t-on pas d'un procédé qui, en garantissant d'un péril possible, présente, en outre le moyen d'éviter un tourment continu à des animaux qui nous sont utiles?

UTILITÉ DU FUMIER DE PORC POUR DÉTRUIRE LES PUCERONS

La présence des pucerons indique ordinairement quelque maladie de la plante, principalement aux racines attaquées par les insectes. En mettant du fumier de porc au pied des plantes attaquées, on parvient, dit-on, à se débarrasser des pucerons qui périssent promptement.

Une chute de 700 pieds

La petite ville d'Oskaloosa (Iowa) vient d'être le théâtre d'un accident effroyable, dans lequel un aéronaute

amateur, M. William Andrews, a été tué.

M. Andrews s'était élevé à une hauteur de 700 pieds environ, avec un petit ballon à air chaud, au-dessous duquel était suspendu un trapeze sur lequel se tenait l'aéronaute. Soudain, un cri d'effroi s'est fait entendre dans la foule qui contemplait l'ascension. Le ballon venait de prendre feu et Andrews était monté jusqu'à l'ouverture pour tâcher d'éteindre les flammes.

Ses efforts ont été inutiles, et, au bout de deux ou trois minutes, le ballon et l'aéronaute s'abattaient avec une rapidité vertigineuse sur un toit. Quand on l'a relevé, Andrews était tellement mutilé qu'il n'avait plus forme humaine.

Plusieurs femmes qui contemplaient l'ascension se sont évanouies en voyant tomber Andrews et ont dû être transportées chez elles.

Les orangistes au Canada

Belleville, Ont., mai 30.—La Grande Loge des orangistes du Canada se réunit ici, demain.

Voici, d'après le rapport officiel, le nombre de loges orangistes au Canada: Ontario 895; Québec 65; Nouveau-Brunswick 74; Nouvelle Ecosse 42; Ile du Prince-Edouard 77; Manitoba 62; Colombie Anglaise 10; Terre-Neuve 45; Bermudes 6; total 1,226, comprenant 150,000 membres.

Nouvelles de la Baie St-Paul

On organise en ce moment à la Baie St-Paul une soirée dramatique et musicale pour la fin de juin au projet de la fanfare. Cette soirée a été confiée à l'habile direction de M. George Cimon, député-régistrateur.

D'après les nouvelles que les hôteliers reçoivent, la Baie aura cette année un gros contingent d'étrangers. M. P. N. Bois a reçu plusieurs lettres de Toronto, New-York, Ottawa, afin de retenir des chambres pour la saison.

M. Vinton, artiste de New-York, est à se faire construire ici un magnifique atelier. La Baie offre certainement aux touristes la plus belle place d'amusements possibles. Il y a des lacs en quantité dans les environs, des places de bain magnifiques.

Poison

Les détails racontés par les journaux au sujet de l'empoisonnement de la Pointe-aux-Trembles, ont besoin d'être rectifiés sur certains points. Voici comment a eu lieu ce lugubre accident.

Hier matin, madame Pilon, épouse du fermier de M. l'ex-échevin Gauthier, passait sur le bord du fleuve, trouva une bouteille que les flots avaient déposée sur la grève et qui était remplie d'un liquide clair. Elle apporta la bouteille à la maison et au déjeuner, elle fit part de sa découverte à M. Pilon et aux deux autres fermiers MM. Malouin et Jeannotte. Elle avait goûté d'abord au liquide, en y mêlant un peu d'eau et l'avait trouvé bon.

Sans aucune défiance, elle leur en offrit avant le repas pour leur donner appétit. M. Pilon, selon son habitude, n'en prit pas du tout. Ses deux compagnons prirent un bon verre et déjeunèrent gaiement. C'est quelques heures plus tard, qu'ils ressentirent des douleurs atroces. Vers midi et demi, malgré les soins des docteurs Chevalier et Marion, l'un des malheureux expira après une horrible agonie et son compagnon rendit le dernier soupir vers cinq heures hier soir.

Madame Pilon ressentit aussi de vives douleurs, mais ne fut malade que quelques heures; elle n'avait pris qu'une très faible quantité de ce breuvage mortel.

Les médecins sont d'opinion que la bouteille contenait un liquide de médecine vétérinaire.

Le coroner Jones est allé faire l'enquête cet après-midi. L'autopsie des corps doit être faite, ainsi que l'analyse du liquide.

Cette triste affaire a produit une pénible sensation dans la localité. (La Presse)

Cadavre retrouvé

Nous avons rapporté il y a quelque temps qu'un nommé Joseph Desrochers s'était noyé dans la rivière Beauvillage. M. le coroner Belleau a reçu un télégramme l'informant que le corps de ce malheureux a été retrouvé hier à St-Etienne de Lauson, et il est parti hier après-midi par le Grand-Tronc pour tenir une enquête.

SANTÉ POUR TOUS!

PILULES ET ONGUENT HOLLOWAY

LES PILULES

Purifient le Sang, corrigent tous les Dérangements du FOIE, de l'ESTOMAC et des INTESTINS.

Elles fortifient et restituent la santé à des Constitutions délabrées, elles sont aussi inestimables dans toutes les Maladies particulières au sexe Féminin de toute âge. Pour les Enfants ainsi que pour les personnes âgées sont invaluables

L'ONGUENT

est un remède infailible pour les Maux de Jambe, ceux des Seins, Blessures, Lacerations, Plaies et Ulcères. Il est faux pour la Goutte et Rhumatisme,

Et pour tous les Dérangements de la Poitrine il est de même sans égal

POUR LES MAUX DE GORGE, LA BRONCHITE, LES RHUMES, LA TOUX,

et toutement Glanduleux, et toutes les Maladies de la Peau, il est sans rival et pour les membres contractés et jointures raides il agit comme un charme

Les Médicines sont préparées seulement à l'établissement du PROFESSEUR HOLLOWAY,

78, NEW OXFORD STREET, auparavant 533, OXFORD STREET,

Et se vendent à ls. 1/4d., 2s. 9d., 4s. 6d., 11s., 22. et 33s. le Pot ou la Boîte, et on peut les obtenir dans toutes les Pharmacies de l'Univers.

Les acheteurs sont priés de regarder l'étiquette qui se trouve sur chaque Pot et Boîte, et n'y a pas l'adresse 533, Oxford Street, London, c'est de la falsification. Québec, septembre 1885

Je viens de recevoir à l'occasion des fêtes LE PLUS GRAND ASSORTIMENT

De beaux instruments qu'il y ait en Canada, consistant en pianos à queue (tous les formats), pianos droits (nouveaux modèles), pianos carrés et orgues de chapelles et de salons.



ET LES ORGUES-HARMONIUMS "DOMINION."

Tous instruments de choix, de nouveaux styles uniques dans leur genre, et ne se trouvant nulle part ailleurs.

Les personnes désirant un instrument de choix à un prix raisonnable devraient venir visiter mon assortiment si possible, ou écrire pour catalogues illustrés

L. E. N. PRATTE,

No 1676, rue Notre-Dame, Montréal.

Québec, 24 décembre 1885—15 nov 83—1 an 25ps.

Marché de Québec

Farine et Grains.

Québec, 3 juin 1887.

Farine —Sup. extra, baril, 196 \$	4 25 a	4 40
Extra	4 15 a	4 25
Forte pour boulanger.	4 60 a	5 00
Extra du printemps...	3 75 a	3 85
Superfine No 2	3 50 a	3 60
Fine	3 10 a	3 20
Farines en poches, de 100 livres.	1 90 a	2 20
de seigle en quart	4 00 a	4 40
Mais ou blé d'Inde blanc par 200 livres	3 10 a	3 20
Mais ou blé d'Inde jaune, par 200 livres	2 90 a	3 00
Grains —Blé de semence rouge par 60 livres	1 20 a	1 30
Pois " "	0 75 a	0 85
Fèves le minot	1 20 a	1 40
Avoine 34 livres	0 34 a	0 00
Foin par 100 bottes...	8 00 a	9 07
Paille par 100 bottes.	3 00 a	5 50
Orge par minot	0 70 a	0 50
Son par 100 livres	0 75 a	0 03
Gruau par 200 livres	4 50 a	5 78

Provisions, Etc, Etc.

Québec, 3 juin 1887

Beurre frais par livre	\$ 0 20 a	0 25
Beurre salé par livre	0 15 a	0 17
Patates par minot	0 40 a	0 50
Oufs par douzaine	0 13 a	0 14
Sucre d'érable par livre	0 08 a	0 10
Fromage par livre	0 10 a	0 11
Oignons par baril	2 75 a	3 00
Pommes par baril	4 00 a	5 00
Oranges par caisse	5 0 a	6 00
Citrons par caisse	5 50 a	6 00
Tabac canadien en feuille par lbs	00 10 a	09 00

POISSONS.

Québec, 29 avril 1887

Poissons —Séchés le quintal...	\$ 3 00 a	4 00
Morue verte le baril..	4 25 a	4 50
Saumon No 1, baril de 200 livres	18 50 a	18 50
Saumon No 1, la livre.	0 12 a	0 12 1/2
Hareng du Labrador.	5 25 a	6 00

CONDITIONS

DU JOURNAL

DES CAMPAGNES

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les JEUDIS et contenant toute les nouvelles de la semaine.

Prix de l'abonnement:—UNE PIASTRE. POUR LA FRANCE:—10 FRANCS

Strictement payable d'avance. Imprimé et publié par

Léger Brousseau,

EDITEUR-PROPRIÉTAIRE

Rue Buade, No 9, Québec

Imprimé et publié par

Léger Brousseau,

EDITEUR-PROPRIÉTAIRE

No 9, rue Buade, Québec